N° 136 1er JANVIER 1931.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

« CREDO »

Frémiet a écrit ce mot *Credo* sur une banderole de bronze que déploie largement devant lui un chevalier en armure. Voulait-il indiquer par là que la foi est une vaillance? On la présente parfois comme une faiblesse. Si elle était le contraire, et si le mot héroïsme n'était au fond pas de trop pour souligner tout ensemble une souveraine difficulté et une grandeur, l'artiste aurait raison; le vrai croyant devrait monter, s'il n'y est déjà très haut, dans l'estime des hommes.

Je crois; j'offre au ciel mon esprit en hommage et comme en holocauste; je franchis d'un seul bond la limite des pensées humaines; j'adhère au mystère plein; j'adore et n'exige pas de comprendre; je dis oui à la proposition et n'attends pas la preuve; je fais confiance, sans plus, à la Vérité première; j'incline mes évidences devant ce qu'on ne voit pas; j'affirme l'astre au fond du ciel noir, acceptant d'attendre au delà du temps pour que sa clarté apparaisse; quand le monde me souffle en ricanant d'ab-

surdes « axiomes », je me détourne et poursuis mon dialogue secret. Prenez, mon Dieu, votre droit sur moi, et commencez par ces fruits de l'esprit qui dans ma vie sont la semence de tout le reste.

Car lorsque je dis : je crois, je n'engage pas uniquement ma pensée abstraite. Ma pensée! ce serait, pour mon honneur, l'essentiel; mais je sens bien qu'avec elle j'engage, outre l'honneur, l'existence dont elle est la guide. Pourrai-je nier en actes ce qu'en paroles j'alléguerai? J'aurai le droit d'être pécheur, si je puis dire; mais, pécheur, j'éprouverai l'obligation du repentir, du relèvement, du progrès, de quotidiens sacrifices, de perpétuels combats.

On me prend par un fil ténu : ce mince raccordement à l'invisible qui s'appelle l'acte de foi, et puis, en conséquence, sans qu'une logique implacable abandonne à un seul moment ni sur aucun terrain la saisie terrible, on me demande tout : mon âme, mon corps. mon activité, mes amours, ma vie, ma mort, ma postérité, tout, tout, sans réserve ni reprise.

Que si je prétends un jour discuter le don, déjà je suis infidèle. « Impie, me dit-on, tu mets en cause Dieu! » Et si je réponds : je me mets en cause moi-même, on réplique : c'est pareil; car tu appartiens à Dieu. « Je crois », ce mot tombe dans l'éternel et ne peut plus revenir à tes lèvres. En le prononçant, ce mot qui ne se dit qu' « *en l'Esprit* », tu as fait acte d'être divin et exercé en quelque sorte une conscience céleste. Tu as franchi avec ton Dieu intérieur, comme Dante avec Virgile et beaucoup mieux que lui — toi-même, tout à l'heure, ne le disais-tu pas? — la limite des humains parages. Avec Paul, *ta fréquentation est aux cieux*. Tu penses donc dans ce monde de l'affirmation indéfectible, où le oui et le non ne se succèdent point; ta vie est vouée aux fins suprêmes, dont nulle autre fin ne détourne; ton amour étreint l'Absolu, qu'on ne

peut ne pas aimer, ou aimer moins, ou sacrifier à un amour subalterne. Bienheureux est ton sort, si tu le comprends; mais si tu venais à le méconnaître, héros au bord de la victoire et qui voudrais fuir, toute retraite coupée derrière toi, tu ne connaîtrais qu'une chute éternelle.

Cela est grave! C'est tellement grave que beaucoup hésitent avant de faire le pas. Convaincus qu'il faut, et n'ayant rien à opposer aux raisons de croire, ils ne peuvent se décider à l'acte et demeurent là, hésitants, voulant et ne voulant pas, partagés entre la crainte d'une terrible dépossession et l'espoir d'une conquête, situation qui se prolonge parfois jusqu'au bord de la tombe.

On dit : illogisme. Eh! eh! il était illogique aussi, ce condamné du baron des Adrets qui hésitait à se jeter du haut d'une tour, sachant fort bien qu'il fallait et qu'il y passerait quand même. On a peur du grand vide, même en songeant au plein qui ne se révèle pas encore. Le regard tremble, à observer fixement ce que nous veut le ciel. On goûte les idéales promesses et l'on est séduit; mais se rappelle-t-on le prix, on recule, contracté comme si la mort avait frappé à la porte. « Donne tout pour avoir tout », dit l'*Imitation* : on voudrait avoir tout, on redoute de donner tout, et l'on tergiverse.

Que je m'arrache à moi-même, mon Dieu? Cela ne se peut pas. Il faudra que vous-même interveniez, comme de force. Je devrai consentir à l'heureuse violence, et elle ne sera donc plus violence, mais elle le sera en ceci que l'initiative de l'arrachement ne m'appartiendra pas. La grâce, il me la faut pour me quitter et quitter tout d'une certaine façon en faveur de l'invisible, en faveur de l'insaisissable et du transcendant, en faveur de l'avenir que le temps ne perçoit pas et qui pour la durée des humains n'est que chimère. « Faire un avenir à sa tombe », c'est le but de notre foi, et dans cette tombe on doit comme

s'enfermer vivant, laissant la vie derrière soi. Saint Paul ne dit-il pas : « *Nous avons été ensevelis avec Lui par le baptême, en sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous aussi nous marchions dans une vie nouvelle* » (Rom., VI, 4). Tout est splendeur dans la fin de ce texte; mais il y a le début; pour commencer, on nous ensevelit; on nous baptise, c'est-à-dire qu'on nous noie; on étouffe en nous cet appétit irrité de la vie purement terrestre, de la sensualité, de l'orgueil, de la curiosité exaspérée, de la volonté de richesse et de pouvoir. Ceux qui prennent au sérieux un tel renoncement en frémissent dans les moelles, tant que les divines compensations de la grâce ne les ont pas consolés.

Ah! les consolations sont sublimes, et beaucoup plus que le mal n'est redoutable. A qui fait l'avance de son cœur, une fortune inconcevable échoit, et il le sait. A qui adhère, vrai croyant, à son Père céleste, obéissant à l'instinct de race surnaturelle insufflé en lui par l'Esprit, ce Père généreux communique sa vie même, l'établit mystérieusement, la nourrit, l'épanouit, et un jour, le poids de la matière écarté, elle se révèle dans une explosion de joie. N'importe, l'engagement de ce cycle a quelque chose de si inquiétant pour la sensibilité et pour la raison même abandonnée à ses propres forces, qu'une aide surnaturelle y est requise.

Dieu nous allèche; ensuite il nous « tire » ; à sa traction miséricordieuse nous consentons, et le bonheur nous vient : telle est la politique céleste. On la bénit; mais on n'en peut nier la tendre rigueur, et c'est pour cela que j'appelle la foi un héroïsme.

Ainsi envisagée comme départ de la vie chrétienne, dont elle présente le germe secret, la foi prend un aspect dramatique; elle ouvre une aventure dont les odyssées de la mer ou de l'air, les traversées de l'éther par des essaims

d'astres n'offrent que de risibles images. On a la sensation d'un risque infini ; le pari de Pascal vous presse ; « on n'en est pas revenu », dit le peuple, et ce peuple charnel parle au fond de nous tous.

En tout cas, personne n'a le droit de prétendre que cela soit petit ; l'enjeu s'y oppose, et l'ampleur même des conditions, et le geste. Attitude de géants spirituels, de conquérants, d'êtres « de race royale », comme dit l'Écriture : telle est la foi bien consciente d'elle-même, en ceux qui ont compris le « *don de Dieu* ».

Et en voici le fruit. Qu'on imagine le renouvellement prêté à tout objet de la pensée, conséquemment à toute activité, par cette miraculeuse transposition, cette métamorphose.

Dieu ne nous apparaît plus comme un être abstrait, comme une sorte de mystère algébrique, un X, ou bien un vague idéal, mais comme le Dieu vivant, animé par la Trinité, communiqué par l'incarnation, attendri par la rédemption, rendu intime par la grâce, épanoui socialement par l'Église, figuré et agissant par les sacrements, mêlé éternellement à ses ouvrages par la gloire céleste.

Notre âme se révèle à nous en de nouvelles profondeurs ; réceptacle de l'univers par sa nature pensante, elle se recrée à ses propres regards en contemplant le Dieu qui la dilate au dedans jusqu'à sa nature à lui, pour y trouver une place à sa taille ; elle s'élargit dans l'incréé, prend conscience d'un pouvoir qui dépasse tout l'être pour accéder à la Source d'être ; incapable de se satisfaire jamais, la voilà qui s'accroît d'exigences nouvelles, avec l'espérance ferme de tout combler à la fois : son vide congénital et le vide qu'a creusé sa nouvelle naissance.

Et c'est encore notre humanité fraternelle — si peu fraternelle, hélas ! — qui prend au regard de foi une autre

physionomie, actuelle et séculaire, une autre signification de ses gestes et, si je puis dire, un autre bruissement. Elle est pour moi, croyant, quand je me recueille en Dieu, non plus le troupeau inconscient qui va à l'abattoir la tête basse, ou la bande de fauves déments qui se dévorent, mais une famille heureuse, malgré son *épreuve*. Famille d'Adam régénéré par le nouvel Adam; famille d'élus en expectative; famille de pèlerins à la suite de la croix, marqués de la croix, soutenus et entraînés par la croix; famille innombrable, marchant du même pas, dans le même souffle, avec des inégalités que la charité compense, avec des échanges qui rapprochent les niveaux des cœurs, et qui s'avance paisiblement ou douloureusement, mais avec la certitude de son but, à travers tous les mondes.

Les mondes! ce sont eux enfin qui nous sont changés. Hors la foi, qu'en savons-nous et qu'en pourrions-nous augurer qui rassure? Ce qu'en dit le télescope du mont Wilson ne va pas bien loin et nous donne froid, après le premier moment d'éblouissement et d'extase. Sublime amusement de la science, que le miroir braqué sur l'espace, et le jeu du spectromètre avec sa bande révélatrice, et la photographie astrale, et les mesures, les pesées, les analyses, les hypothèses touchant ce qui se passe là-haut! Effroi nouveau du contemplateur qui sent le mystère s'agrandir avec l'étendue, et qui éprouve jusqu'à l'angoisse la question du poète :

Que peut être après tout le but de tout ceci?

Pour la foi, le mystère physique demeure ce qu'il est; mais combien largement compensé! et qu'on le perce peu à peu, si peu que ce soit à l'égard du Tout, c'est une joie désormais sans pointe inhumaine.

« *Les cieux racontent la gloire de Dieu* » et présagent la

nôtre; ils sont un pavillon qui se tisse pour l'assemblée des élus, et leurs globes, en des temps mesurés et en des conditions variées à l'infini, sont peut-être des chantiers d'âmes. Le nôtre, en tout cas, atteste le plan. La mort y frappe incessamment, et des esprits sont les étincelles. Un univers spirituel s'offre à nous, non plus fait « de cordages, de roues et de poulies » comme celui de l'athée, mais animé d'une Intention et d'une Présence aussi intimes à son fonctionnement que supérieures à sa substance.

Cet univers travaille en secret; sa loi, brutale en apparence, est au fond morale; il fait œuvre divine, divin lui-même de ressemblance et d'orientation autant que d'origine. Il s'empresse au service de l'Esprit, lui-même esprit par son sens caché, obéissant à une sorte d'*enchantement* et de céleste magie qui accorde ses pouvoirs aux destinées de la vie surnaturelle. Il paraît le caprice même, et je sais qu'il ne trahira point; son pas est sûr et son œuvre est probe; sa courbe d'évolution est tracée dans l'éther divin, mieux que sur les écliptiques; sa fin ne sera ni catastrophe sans remède, ni recommencement sans but; les *nouveaux cieux* et la *nouvelle terre* en seront l'heureux et stable aboutissement.

Qu'on ne parle donc pas des abaissements de la foi, ou de la sottise de ses abandons, ou de la débilité de son allure. Où prendrait-on de l'abaissement, là où une humble prosternation reçoit de l'infini reconnu sa noblesse? Où est l'abandon, quand le créé se transfigure sans se perdre et que l'incréé jeté dans la balance excède et stupéfie le désir? Et que parlerait-on de faiblesse, là où il s'agit d'un triomphe sur soi et sur tout le visible, dont l'effort conjuré, dont l'obsession traîtresse et insidieuse ne peut briser l'essor du croyant?

La foi est d'une incomparable grandeur, ou bien elle est

nulle. Dites que nous sommes le jouet d'un mirage! on discutera, et l'on verra si ce ne serait pas vous, esprit obstiné, qui êtes incapable d'apercevoir, au delà d'épaisses clartés, une lumière plus pure, ou bien ne le voulez pas. Mais si c'est vrai que Dieu nous appelle à cette intime adhésion, s'il en reçoit l'hommage, et si, une activité généreuse s'ensuivant, lui-même la couronne, il n'y a plus de limite aux proportions d'un tel dessein céleste et terrestre et à sa sublimité.

fr. A.-D. Sertillanges, O. P.

Seigneur, où demeurez-vous ?

I

La maison de Dieu en nous

Quand on aime vraiment quelqu'un, on aspire à se rencontrer avec lui, à vivre dans son intimité. C'est là un besoin essentiel de l'affection. Elle y tend de tout son poids. Et s'il s'agit de cette affection réciproque que l'on nomme amitié, c'est de part et d'autre que l'on se recherche, que l'on désire demeurer ensemble.

La divine amitié qui unit l'âme à Dieu n'échappe pas à cette loi de l'amour. Du fait de la charité, l'âme tend vers Dieu, et Dieu tend vers l'âme, pour vivre l'un avec l'autre.

« Seigneur, où demeurez-vous ? » Ce fut la première question des disciples au bord du Jourdain, dès qu'ils sentirent leur cœur s'éprendre d'affection pour Jésus. Et Jésus, qui le premier s'était approché d'eux par amour pour exciter dans leur cœur l'éveil d'un sentiment correspondant, leur répondit aussitôt : « Venez et vous verrez. »

Venez ! Mettez-vous en chemin pour y parvenir. — Mais quand y parviendrons-nous ? Quand notre âme se rencontrera-t-elle avec Dieu dans la jouissance d'une union intime ? Quand pourrons-nous vraiment demeurer ensemble ? Car enfin si l'amitié tend à la présence effective, elle ne suffit pas à la réaliser. On le constate assez dans la vie humaine. Que d'obstacles s'opposent à ces réunions de ceux qui voudraient tant demeurer ensemble, qui en ont besoin, qui même y ont droit !

Sans doute aucun de ces obstacles ne compte pour la toute-puissance du divin Ami, qui cherche notre compa-

gnie avec plus d'ardeur que nous-même ne cherchons la sienne. Il peut dès maintenant réaliser l'union réelle avec notre âme. Mais le veut-il ? Sa sagesse autorise-t-elle sa toute-puissance à suivre sans retard l'inclination de son amour ?

En effet cette aspiration de la merveilleuse amitié, qui lie notre âme et Dieu, aura pleine satisfaction un jour si nous restons fidèles. Peut-être convient-il que durant le temps de l'épreuve nous n'en jouissions qu'en espérance, *spe gaudentes* (1).

D'ailleurs à défaut de l'union réelle, réservée à la patrie, nous aurions du moins dès maintenant cette union morale qui peut exister malgré les éloignements et les séparations. Deux êtres qui s'aiment, et que des nécessités tiennent à distance l'un de l'autre, se rejoignent d'esprit et de cœur. La cohabitation toute matérielle, le simple voisinage des corps n'est rien à côté de cette compénétration psychologique qui permet à deux amis d'habiter l'un chez l'autre spirituellement.

L'aimé est présent comme en permanence dans la pensée de l'aimant. Celui-ci revoit son visage dont il a retenu les traits. Il contemple ses qualités dont il conserve un souvenir ému. « Je vous porte au fond de mon âme », écrivait saint Paul à ses chers Philippiens (2). Réciproquement l'aimant est entraîné par son amour dans l'aimé. Ne se contentant pas d'en avoir une connaissance partielle et extérieure, il cherche à tout savoir de lui, à pénétrer jusqu'aux secrets intimes dont il demande confidence. Que résulte-t-il de ce double mouvement qui amène l'aimé dans l'aimant et l'aimant dans l'aimé ? Une union d'esprit s'établit entre les deux. Or pour ces deux amis que sont Dieu et l'âme il en est de même. « Celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui (3). » Nous commençons déjà à comprendre cette parole de saint Jean.

(1) Rom., XII, 12. — (2) Phil., I, 7. — (3) I Joan., IV, 16.

Si nous ajoutons que c'est une union non seulement d'esprit mais aussi de cœur que réalise l'amour réciproque, nous aurons une intelligence plus complète de cette parole. Celui que nous aimons n'est-il pas dans notre cœur du fait de cette impression agréable que nous ressentons sous son influence? Notre cœur avec complaisance se laisse intérieurement modeler par ses attraits. Ses volontés deviennent les nôtres. Si éloigné qu'il soit dans son être physique, il faut donc reconnaître qu'il est en nous d'une certaine façon. D'autre part nous sommes en lui aussi. La preuve en est que nous considérons comme notre bien ou notre mal personnel ce qui est bon ou mauvais à celui que nous aimons. Nous sentons comme à l'intérieur de lui-même ses joies ou ses douleurs. « Ma fille, j'ai mal à votre poitrine », disait une mère qui savait écrire ce que les autres se contentent souvent d'éprouver. On a pu dire que l'âme est plus dans l'être qu'elle aime que dans le corps qu'elle anime. Or de telles expériences se réalisent entre Dieu et l'âme par suite de la charité. L'âme sainte se délecte en Dieu, épouse ses volontés, se dévoue à ses intérêts avec plus d'ardeur que s'il s'agissait d'elle-même. « Ce qui lui plaît, voilà ce que je fais », dit-elle après Jésus. De son côté, le Père céleste est tout occupé de cette âme : il l'éclaire et la soutient, la défend et la console. En vérité donc celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui (1).

Bien que simplement morale, uniquement spirituelle et affectueuse, elle est donc précieuse, infiniment précieuse, cette liaison entre notre âme et Dieu. Cependant il y a beaucoup plus par la grâce divine. L'union effective que nous espérons pour le ciel commence à se réaliser sur la terre. Dieu l'a voulu. Écoutez son affirmation solennelle: « Si quelqu'un m'aime, dit Jésus, mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure. » Puis il ajoute qu'avec le Père et le Fils viendra aussi l'Esprit-Saint (2). Voilà la vraie réponse donnée

(1) I^{a} II^{ae}, qu. 28, a. 2. — (2) Joan., XIV, 15.

à la fin de l'évangile selon saint Jean à la question que les disciples posèrent au début, dès la première rencontre : « Maître, où demeurez-vous? — Chez vous-mêmes. Lorsque vous nous aimez et que nous vous aimons, le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, tous les trois nous demeurons chez vous. »

Dans les amitiés de la terre des obstacles empêchent souvent de se réaliser l'union effective à laquelle nous tendons. Dans la divine amitié la tendance commence d'être satisfaite aussitôt qu'elle est née. Cette union avec Dieu à laquelle nous aspirons du fait de la charité s'opère tout de suite. Mystérieusement sans doute tant que nous sommes en cette vie. Nous ne jouirons qu'au ciel de la vision face à face. Mais dès cette terre nous possédons Dieu réellement, nous jouissons de sa présence. En vérité il demeure chez nous.

Les théologiens peuvent différer d'opinion quand il s'agit d'expliquer le mode d'habitation de la sainte Trinité dans l'âme en état de grâce. Mais pour le fait il n'y a pas de discussion possible. L'unanimité sur ce point a toujours existé dans l'Église, tellement sont claires les paroles de la révélation divine.

« Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu? » Saint Paul bien des fois invoque ce fait indiscutable. « Vous êtes un édifice dont le Christ Jésus est la pierre angulaire, dit-il aux Éphésiens. C'est en lui que toute la construction se tient et monte pour former un temple saint dans le Seigneur. C'est en lui que vous aussi vous êtes coédifiés pour former une demeure spirituelle de Dieu (1). » Voilà sur quelle vérité il s'appuie pour juger les prédicateurs sans mandat qui risquent de détruire son œuvre. « Selon la grâce qui m'a été départie, comme un sage architecte j'ai posé le fondement de ce temple, dit-il aux Corinthiens. L'Esprit de Dieu fait en vous sa demeure. Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira,

(1) Eph., II, 20-22.

lui aussi. Car il est saint le temple de Dieu que vous êtes (1). » Peu après l'occasion se présentant de donner des conseils de pureté, c'est à cela encore qu'il fait appel : « Fuyez l'impudicité, s'écrie-t-il. Tous les péchés que l'homme peut commettre demeurent en dehors de son corps. L'impudique, lui, pèche contre son propre corps. Ignoreriez-vous donc que votre corps est le temple du Saint-Esprit que vous possédez de par Dieu, et que vous ne vous appartenez plus ? (2) » Plus tard enfin, quand il s'agit de mettre une séparation entre chrétiens et païens : « Quelle jonction, dit-il, peut-on concevoir du temple de Dieu avec les idoles ? Or nous sommes le temple du Dieu vivant (3). »

Un temple, c'est une maison plus ou moins grandiose que l'on consacre à Dieu pour qu'il y habite. Dans les temples matériels cette consécration est l'œuvre du pontife entouré de son clergé. De longues prières, des bénédictions, des onctions y sont faites sur les murs et sur la pierre de l'autel. Enfin le sacrifice de la messe est offert. Dieu habite dans l'église qui lui est consacrée. « Pour ce temple spirituel que sont les âmes chrétiennes, dit saint Thomas commentant saint Paul, la consécration se fait par la grâce que nous recevons au baptême (4). » Sans doute de même qu'une église profanée peut être rendue au culte divin par une cérémonie spéciale, une âme souillée par le péché peut, quand la grâce lui est rendue, redevenir dans la pénitence le sanctuaire de Dieu. Mais l'apôtre a raison de s'élever contre le sacrilège commis : Malheur à qui viole le temple de Dieu ! Vous êtes ce temple saint !

« Quoique Dieu soit en toutes choses par sa présence, sa puissance et son essence, dit saint Thomas, il *n'habite* pas partout cependant, mais seulement dans les saints par la grâce. Car s'il est en toutes choses par son action, en

(1) I Cor., III, 10-17. — (2) I Cor., VI, 18-19. — (3) II Cor., VI, 16. — (4) In I Cor., III, 16-17.

tant qu'il s'unit aux créatures pour leur donner et leur conserver l'être, seuls les saints par leur opération atteignent Dieu et le contiennent en quelque sorte en eux (1). » Le vrai Dieu n'habite pas à proprement parler dans des temples faits de main d'homme. Car aucun ne peut le contenir. Son immensité déborde le ciel et la terre. Saint Paul le disait hautement aux Grecs, debout au milieu de leur aréopage, en désignant d'un geste dédaigneux tous ces chefs-d'œuvre d'architecture qu'ils avaient élevés pour abriter leurs idoles. Mais celui qui est Esprit pur habite vraiment dans ces demeures spirituelles dont une pensée et un amour vivants forment le sol, les murs et le toit. Et il n'habite vraiment que là.

« Dieu, dit encore saint Thomas, n'habite intimement que dans les âmes saintes dont l'esprit est capable de le posséder par la connaissance et l'amour. Il n'est même pas requis pour cela qu'elles fassent ces actes de le connaître et de l'aimer. Il suffit qu'elles aient par la grâce la vertu de foi et de charité qui permettent de les accomplir. C'est le cas des petits enfants baptisés. Au contraire une connaissance actuelle, mais qui n'est pas accompagnée de la charité, est insuffisante pour établir l'habitation de Dieu, comme l'indiquent les paroles de saint Jean : « Celui qui demeure dans la charité (celui-là seulement) demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui (2). » Voilà pourquoi beaucoup connaissent Dieu par leur réflexion naturelle, ou même par la foi informe, et n'ont pas cependant l'esprit de Dieu pour habitant de leur âme (3). »

La grâce, avec les vertus et les dons qui s'ensuivent, apporte à l'âme la capacité d'entrer en relation immédiate avec Dieu en elle. A l'homme privé de ces facultés surnaturelles Dieu ne cesse pas d'être présent par le contact de son immensité. Certes il faut bien qu'il soit là toujours pour lui conserver l'existence. Cette vérité métaphysique reste incontestable. Mais pour la psychologie

(1) In II Cor., VI, 16. — (2) I Joan., IV, 16. — (3) In I Cor., III, 16.

de cet homme, c'est comme si Dieu n'y était pas. Elle a beau déployer ses puissances, il lui est impossible d'entrer en contact avec Dieu dans l'intimité. Le plus grand philosophe qui disserte sur le Créateur et admire ses œuvres à travers le monde et dans son âme elle-même, le théologiens le plus éminent qui élève son esprit vers la Trinité à l'aide des vestiges qu'il en trouve dans sa propre vie intérieure, ne peuvent s'ils sont privés de la grâce atteindre Dieu en lui-même, malgré tous les efforts de leur génie.

Voici au contraire un tout petit enfant que l'on sort des fonts baptismaux. Il possède, lui, dans son âme inconsciente la Trinité sainte, Père, Fils, Esprit-Saint, parce que cet enfant est dès maintenant doué de ces aptitudes surnaturelles qui ne s'acquièrent pas par l'effort humain mais que Dieu peut produire et qu'il accorde même aux nouveaux-nés par le sacrement de baptême. Ces aptitudes renforcent dès maintenant la vigueur potentielle de son intelligence et de sa volonté encore endormies, et par conséquent Dieu est là, à l'intime de cette âme, non seulement comme cause, pour maintenir dans l'existence, ainsi que tout le reste, ces facultés surnaturalisées, mais aussi en qualité d'objet, car les actes de ces facultés doivent porter sur lui-même. Il en est le terme en même temps que le principe. Tandis qu'il donne la capacité de connaître et d'aimer divinement, il se tient prêt à être rejoint immédiatement le jour où l'âme de l'enfant s'éveillera. Il s'offre à elle déjà comme un objet intime qu'il lui sera loisible de connaître par expérience et de savourer, dans un mouvement psychologique analogue à celui qui nous fait prendre conscience de notre âme. L'homme par le moyen du don de sagesse venant au secours de la charité peut arriver à expérimenter en même temps que son âme Dieu même, âme de son âme. Quant à celui qui est dépourvu des moyens surnaturels, il ne connaîtra jamais Dieu que comme un objet quelconque étranger à lui, comme je connais par exemple l'âme d'un autre homme, sans pouvoir l'étreindre dans sa réalité même.

C'est donc avec raison que Léonide, le père d'Origène, se penchait sur la poitrine de son enfant au berceau pour la baiser religieusement. A qui s'en étonnait il répondait gravement : « J'adore Dieu présent dans le cœur de ce petit baptisé. » Saint Paul nous l'a assez dit : notre âme est véritablement un temple. Avec un grand esprit de religion suivons le conseil que l'Apôtre adressait aux Éphésiens et aux Colossiens : « Chantez et célébrez le Seigneur dans votre cœur (1). Avec des psaumes, des hymnes, des cantiques spirituels, dans l'action de grâces, chantez à Dieu dans votre cœur (2). » Il faudrait rendre à Dieu en nous un culte continuel. La liturgie dominicaine nous fait dire à Complies pendant le Carême une antienne qui répond bien à ce vœu de saint Paul, et que l'on se plaira à moduler tout bas dans le sanctuaire intérieur. *O Rex gloriose inter sanctos tuos, qui semper es laudabilis et tamen ineffabilis, tu in nobis es, Domine, et nomen sanctum tuum invocatum est super nos : ne derelinquas nos, Deus noster, ut in die judicii nos collocare digneris inter sanctos et electos tuos, Rex benedicte.* O Roi dont la gloire éclate au milieu de vos saints, qui êtes toujours digne de louange, mais que nous ne pouvons louer comme il convient, vous habitez en nous, Seigneur, et votre nom est invoqué sur nous. Ne nous abandonnez pas, ô Dieu qui vous êtes fait nôtre! Afin qu'au jour du jugement vous daigniez nous placer au nombre de ces élus qui vous verront à visage découvert, ô Roi béni! »

II

La venue en nous de la Trinité

Ce que nous avons énoncé, à la suite des saintes Écritures, dans une vue d'ensemble forcément superficielle, doit être maintenant détaillé et approfondi. Notre princi-

(1) Eph., v, 19. — (2) Col., III, 16.

pale conclusion a été que Dieu habite en nous. Il y habite comme l'objet qui s'offre à notre foi et à notre amour, et vers lequel nous pouvons tendre efficacement afin de l'étreindre dans sa prodigieuse réalité. Mais pour le posséder ainsi au terme de nos actes, il faut qu'il nous soit donné réellement au principe. « Nous connaissons qu'il demeure en nous, dit saint Jean, par l'Esprit qu'il nous a donné (1). » Lui seul peut mettre nos facultés en mesure d'atteindre une telle fin. Sans ce don de Dieu lui-même, tout notre effort serait vain qui tendrait à le rejoindre.

Pareillement si nous pouvons prendre conscience de notre âme, la sentir par expérience, alors que nous n'avons jamais d'une âme étrangère qu'une simple idée, c'est que notre âme nous est présente intimement comme principe de toutes nos opérations et source de notre propre vie. Il n'est que de nous replier sur nous-même pour la trouver, pour l'atteindre substantiellement, tandis que nous n'atteignons une autre âme qu'idéalement.

Mais Dieu n'est pas moins présent à l'intérieur de l'âme que l'âme ne l'est à elle-même. Car c'est lui qui la vivifie. Il lui donne plus qu'elle-même ne donne à notre corps. Notre âme détermine suivant sa nature l'être qui nous convient. Mais de cet être qu'elle ne peut que limiter dans les bornes de son espèce, Dieu est au contraire le principe absolu. Il est la vrai et l'unique source d'être. Et à ce titre il est, peut-on dire, plus présent en notre âme que notre âme elle-même.

Toutefois tant que l'on reste dans l'ordre naturel c'est seulement sa nature unique que la cause première manifeste en tout être et jusque dans notre âme. Or celui que goûte l'âme sainte, celui qu'elle goûtera parfaitement dans la vision béatifique, est le Dieu vivant que Notre-Seigneur nous a révélé. Elle peut dès ici-bas savourer confusément le bienfait de la présence en elle des trois divi-

(1) I Joan., III, 24.

nes personnes et vivre de leur vie propre. C'est donc que dans l'ordre surnaturel les trois personnes divines elles-mêmes se sont appliquées à l'âme pour la faire entrer dans le cycle de leur vie.

Où est Dieu se trouvent les trois personnes, car il n'y a pas en fait deux divinités, celle des philosophes et celle de l'Évangile. Partout donc où agit le Créateur il faut savoir que résident les trois personnes dans lesquelles s'épanouit sa nature transcendante. Mais elles y sont, peut-on dire, *incognito*. Elles n'y manifestent pas ce qui les distingue. Pareilles en cela au prince qui voyage simplement parmi les autres hommes sans rien revêtir des insignes de sa dignité particulière. C'est Dieu, ce n'est pas la Trinité.

Au contraire, dans l'âme en état de grâce les personnes divines commencent à se manifester. La Trinité vient en personnes, dirais-je. Jésus lui-même ne l'a-t-il pas dit, expliquant ainsi l'habitation particulière au juste? *Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus*. Nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure.

Elles viennent... C'est donc qu'elles n'y étaient pas. Effectivement elles n'y étaient pas comme telles. Mais voici qu'elles viennent maintenant se donnant chacune avec son caractère spécial. Elles sont là, si j'ose dire, à la façon d'une forme qui adhère à notre âme pour la marquer à son image. *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine*, la face divine imprime en nous sa lumineuse ressemblance (1). Vous êtes marqués du sceau de l'Esprit-Saint, écrit saint Paul aux Ephésiens (2). Dieu nous a marqués d'un sceau en nous donnant à titre de gage l'Esprit dans nos cœurs, dit-il aux Corinthiens (3). Cette idée, les Pères de l'Église l'on recueillie et mise en valeur de toutes manières. Entre plusieurs que nous pourrons invoquer, qu'il suffise de citer saint Cyrille d'Alexandrie : « C'est en recevant l'empreinte du Saint-Esprit que nous sommes reformés à l'image de Dieu... Or le Saint-Esprit, ce n'est pas à la façon d'un peintre qu'il peint en nous

(1) Psal. IV, 7. — (2) Eph., I, 13. — (3) II Cor., I, 21-22.

la divine essence, comme s'il était lui-même autre chose qu'elle, non, ce n'est pas ainsi qu'il nous rend semblable à Dieu; c'est lui-même qui, étant Dieu et procédant de Dieu, s'applique, comme ferait un sceau à de la cire, au cœur de ceux qui le reçoivent; c'est par l'union avec lui-même et par la ressemblance (ainsi produite) qu'il fait revivre les traits de l'image de Dieu (1). »

L'exécution des autres œuvres de Dieu n'exige pas autant sa présence. Il y est parce que sa substance même est nécessairement partout où s'étend son action. Mais ici les trois personnes doivent nous faire l'application immédiate de leur substance. Et dans ce sens il est vrai de dire que si Dieu n'était pas là déjà du fait de son opération créatrice, il devrait s'y trouver pour cette œuvre spéciale.

Il y a forcément ressemblance quelconque entre un effet et sa cause, et c'est pourquoi on trouve dans la création des traces de l'intelligence et de la volonté divines. Mais, si l'on peut dire, ce n'est pas fait exprès par Dieu. Tandis qu'ici la ressemblance est cherchée (2).

Aussi est-elle incomparablement plus parfaite. Elle ne se borne pas à donner une vague idée de l'être divin, elle va jusqu'à reproduire les traits caractéristiques des trois personnes. Et voilà ce qui explique des paroles comme celles qu'on vient de lire, ainsi que tant d'autres semblables que nous pourrions citer. Un homme qui connaissait bien les doctrines de l'antiquité chrétienne a pu résumer ainsi toutes ces affirmations : « C'est la présence substantielle et personnelle du Saint-Esprit qui nous sanctifie en formant en nous son empreinte. Sans doute la grâce habituelle n'est pas le Saint-Esprit, pas plus que l'empreinte de la cire n'est le cachet imprimant. Mais la présence du cachet est nécessaire et pour former l'empreinte et pour la conserver. Car l'âme est comme une eau qui

(1) *Thesaurus*, 34. Cf. Galtier, S.J., *L'habitation en nous des trois personnes*, p. 220 ss., où l'on trouvera encore des textes de saint Athanase, saint Basile, Didyme d'Alexandrie, saint Jérôme.

(2) Galtier, *ibid.*, p. 238.

ne garde la figure imprimée qu'autant que le cachet demeure en elle comme une sorte de vertu informante (1). »

L'erreur serait de croire que cette insistance des Pères, comme de saint Paul, à nommer l'Esprit-Saint représente autre chose qu'une attribution à la troisième personne, pour des raisons que nous exposerons plus tard, d'une fonction qui dans la réalité est commune à la sainte Trinité tout entière.

Mais tout en faisant ainsi un geste unique, les personnes divines peuvent produire des effets qui révèlent spécialement telle ou telle d'entre elles. De même que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont désignés par divers noms, ils peuvent être représentés par des choses diverses (2). Ce sera peut-être par des phénomènes extérieurement observables. Le feu de la Pentecôte désignait le Saint-Esprit. Dans la voix du ciel qui se fit entendre sur le Christ au Jourdain le Père s'exprimait. Invisiblement, sans manifestation sensible, peuvent se produire ainsi dans une âme des effets qui lui permettent de distinguer l'une ou l'autre des trois personnes, des dons qui leur ressemblent et orientent vers elles notre esprit.

C'est bien ce qui arrive du fait de la grâce. Se rattachant nettement aux Pères que nous avons cités et à saint Paul, saint Thomas a pu écrire : « Les personnes divines elles-mêmes, *ipsae personae divinae*, par une impression d'elles-mêmes, *quadam sui sigillatione*, laissent dans nos âmes certains dons, savoir l'amour et la sagesse, dont nous jouissons formellement (3). »

« La relation propre de la personne divine (cette relation qui la constitue en sa qualité de personne distincte) est représentée dans l'âme par une ressemblance que celle-ci reçoit et dont le modèle et l'origine se trouvent dans la propriété même de la relation éternelle. Ainsi le mode propre suivant lequel le Saint-Esprit est en relation avec le Père, c'est l'amour. Et ce qui distingue la relation du

(1) De Regnon, *Études sur la Trinité*, t. IV, p. 484. — (2) I^a, qu. 43, a. 7, ad 3. — (3) In I Sent., dist. 14, qu. 2, a. 2, ad 2.

Fils, c'est qu'il est la parole où le Père se manifeste lui-même. Par le don de l'amour l'Esprit-Saint nous est envoyé invisiblement, et de même nous est envoyé le Verbe par le don de Sagesse. Ce dernier nous manifeste aussi le Père, à qui nous remontons en définitive. Par la réception de ces dons notre âme est marquée à la ressemblance de ce qui est propre aux trois personnes. Dès ce moment elles sont donc en nous d'une nouvelle manière, comme une chose est dans sa représentation.

« Il y a plus. Ces dons, qui sont produits en nous à l'image des propriétés qui caractérisent les personnes divines, ont pour but de nous conduire à notre fin, de nous unir à Dieu par les actes de connaissance et d'amour dont ils sont le principe. Mais cet effet ne peut être atteint que sous l'impulsion des divines personnes. C'est par leur vertu que nous pouvons leur être unis, car dans la forme imprimée par une cause il y a la vertu de celle-ci. Quand donc nous recevons ces dons que nous avons nommés, les personnes divines sont en nous d'une manière nouvelle pour nous conduire au but et nous y unir, *quasi ductrices in finem vel conjungentes* (1). »

C'est bien ce que nous disions au début. Pour que les personnes divines soient trouvées au terme, il faut qu'elles nous soient données au principe. Elles viennent donc, elles nous apportent de quoi les rejoindre, et du moment où nous avons la capacité de nous unir à elles par les dons qu'elles nous ont faits, on peut dire qu'elles sont à notre disposition, que nous les possédons à demeure, qu'elles habitent chez nous. Oui, on peut le dire même si ces puissances surnaturelles ne sont pas encore suffisamment actualisées pour nous donner le sentiment de cette présence de nos hôtes divins. *Ad eum veniemus... et mansionem apud eum faciemus.*

Quelqu'un a-t-il exprimé cette vérité d'une façon plus nette et saisissante que le dominicain Chardon au XVII^e^ siècle? Les personnes divines, dit-il, « ne sont pas

(1) In I Sent., dist. 15, qu. 4.

seulement les objets heureux et incompréhensibles de notre connaissance et de notre amour, elles sont encore les principes des actes et des opérations de cet embrassement divin. Comme principes, elles se donnent afin, par leurs dons, de servir à notre usage; et comme objets, elles se rendent présentes afin que nous en ayons la jouissance. Comme principes, elles font de nous des coopérateurs à des actes par participation de même nature, de même condition que les leurs; et, comme objets, elles se proposent comme des centres adorables où nous nous reposons dans ce qui les fait jouir de leur essence et de leur grandeur... Ces personnes divines deviennent, par elles-mêmes, les aimables objets, et, par les dons, les principes tout-puissants de la félicité, les aides et la fin des opérations, les biens de la jouissance et de l'usage. L'âme se voit de la sorte en des actes qui lui sont propres, unie à son principe et à sa fin par celui-là même qui est le principe et la fin de son bonheur... La grâce ne rend pas présentes en nous les personnes divines comme de simples habitudes oisives, ainsi qu'il pourrait se faire dans un homme qui dort et qui, bien que raisonnable, ne produit aucun acte de raison. Elles ne sont pas davantage présentes seulement comme des charmes puissants ou des objets ravissants de nos opérations. Elles y sont comme efficientes, comme agissantes, comme des puissances qui appliquent et qui dirigent nos opérations, à l'imitation de ce que dit Jésus : « Mon Père opère toujours, et moi j'opère aussi avec lui (1). »

A nous d'être docile à l'impulsion que nous donnent ces divines personnes pour arriver à les rejoindre, à les posséder, et à goûter enfin leur présence intime, au centre de notre cœur. C'est là le but fixé par Dieu à nos efforts, dit saint Paul : « le chercher en tâtonnant et le trouver (2) ».

Passe-Prest. F.-D. Joret, O. P.

(1) Chardon, *La croix de Jésus*, 3e entretien, ch. III. — (2) Act. XVII, 27.

NOTES DE DIRECTION

Recherchez avidement la charité.

« La charité est la voie la plus excellente pour aller sûrement à Dieu » (Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus); elle est le chemin de l'amour.

Nous valons ce que valent nos amours; car en eux nous nous donnons. Leur mouvement, avec lui, nous entraîne, plus bas s'il descend, plus haut s'il monte. Et c'est pourquoi le bon Dieu, qui nous a faits pour Lui et nous appelle à nous élever jusqu'à Lui, nous commande avant tout de L'aimer. « Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? » demande à Jésus le docteur de la Loi. Et Jésus lui répond : « Dans la Loi qu'y a-t-il d'écrit ? qu'y lis-tu ? » — « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force et de tout ton esprit; et ton prochain comme toi-même. » — « Tu as bien répondu; fais cela et tu vivras. » (Luc, x, 25-28).

Mais comment, pauvres pécheurs, pourrons-nous observer cette loi ?

Dieu, pour nous le rendre possible, nous fait participer à sa propre vie d'amour; Il nous donne la charité en même temps que la grâce sanctifiante. La grâce surnaturalise notre âme en son fond; la charité, notre volonté. Notre vouloir foncier du bien devient vouloir foncier des Trois Personnes Divines; notre élan direct et simple vers le bien, élan direct et simple vers Elles. Nous pouvons Les aimer comme Elles s'aiment, participant en notre

manière finie à l'Amour Infini. Ainsi nous pouvons nous donner à Elles tout entiers, sans réserve, avec tout notre être, toute notre liberté, toutes les conquêtes possibles de notre esprit et de notre cœur. Don supérieur à tout autre et que nul autre ne remplacerait. « Le Dieu de tout l'univers ne devient notre Dieu en particulier que par l'hommage de notre amour » (Bossuet). — Dans votre vie spirituelle, ayez donc soin, avant tout, de pratiquer la charité.

I. — Tout d'abord, n'en négligez pas les actes intérieurs. Avez-vous jamais songé à la force de ce mot *actes* ? Il conserve cette force, appliqué à ces simples mouvements de votre cœur : chacun, réellement, a la valeur d'un *acte*. Chaque fois que vous dites loyalement : « Mon Dieu, je vous aime », votre volonté, en ce rapide élan, atteint la Trinité Sainte et, dans l'obscurité de la foi, s'unit à Elle. Multipliez donc ces actes intérieurs. Rien, jamais, ne vous en empêche.

« Mais, objecterez-vous peut-être, je ne suis pas toujours bien disposé. » — Dès que vous êtes en état de grâce, vous avez en votre volonté la disposition essentielle et pouvez toujours en user. — « Mais je sens fortement l'attrait du mal. » — Ne confondez pas attrait et vouloir. — « Mais quelle preuve puis-je avoir de la loyauté de ces actes ? » — Votre dévouement à vos frères et la pratique des vertus.

II. — En même temps que Dieu, en effet, et pour Lui, aimez vos frères. Rappelez-vous la parole de saint Jean : « *Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu », et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur; comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? Et nous avons reçu de Lui ce commandement : Que celui qui aime Dieu aime aussi son frère* » (I Jean, IV, 20-21). Oui, vous avez reçu ce commandement et le Christ y a insisté avec une force singulière. Il l'a déclaré *semblable* à celui d'aimer Dieu lui-même (Matth., XXII, 39).

Car vos frères sont de Dieu et pour Dieu; ils sont du

Christ et pour le Christ; ils sont le Christ continuant son pèlerinage terrestre. Si bien qu'à les secourir, c'est Lui que vous secourez, méritant d'entendre cette douce sentence de sa bouche au Jugement dernier : « *Venez, les bénis de mon Père. Prenez possession du Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire...* » (Matth., xxv, 34-46).

Il vous faut donc secourir vos frères; ils en ont besoin. « C'est une marque visible de l'essentielle pauvreté de la créature, qu'elle soit obligée par son indigence de demander à ceux qui l'aiment autre chose que leur amour même » (Bossuet).

Et voilà qu'ainsi, en cette extension nécessaire, votre charité pour être sincère doit se faire agissante, se traduire en œuvres de miséricorde; elle doit demeurer bienveillance intérieure, certes, mais aussi s'exprimer en bienfaisance. Les occasions ne vous en manquent pas; saisissez-les. Ainsi pratiquerez-vous le second commandement, semblable au premier. « *Il n'y en a pas d'autre plus grand que ceux-là* » (Marc, xii, 31), et tous les autres en dépendent (Matth., xxii, 40).

III. — Justement parce que tous les autres en dépendent, la charité vous oblige aussi à les observer. Notre-Seigneur l'a précisé : « *Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements* » (Jean, xiv, 15). Votre charité doit donc étendre son empire à toute votre conduite. Elle exige de vous la pratique de toutes les vertus. Il lui faut votre foi comme guide et votre espérance pour soutenir son propre élan. Il lui faut votre prudence, votre justice, votre force, votre tempérance, pour rectifier votre complexe vie sociale et vos mouvantes passions. « *La charité est patiente. La charité est bonne. La charité n'est pas envieuse, ni glorieuse, ni orgueilleuse. Elle n'est pas malhonnête, elle ne cherche pas son avantage, elle ne s'irrite pas, elle ne garde pas rancune du mal. Elle ne prend pas plaisir à l'injustice, mais elle se réjouit de la*

vérité. Elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout » (I Cor., XIII, 4-7). Qu'est-ce à dire ? sinon qu'elle vous commande la patience et la bonté, qu'elle vous défend l'envie et l'orgueil; et ainsi du reste.

Obéissez lui donc et pratiquez toutes les vertus; autrement vous feriez douter de sa loyauté et la mettriez elle-même en péril.

IV. — En ce soin de ne rien omettre, prenez garde toutefois de ne pas négliger l'essentiel, qui est d'aimer. Car si vous étiez vertueux sans amour, vos vertus ne mettraient en votre âme qu'un ordre partiel et imparfait; vous laissant mal disposé par rapport au bon Dieu, votre fin suprême, elles demeureraient impuissantes à vous Le faire atteindre. Tandis que si votre charité les pénètre, elle leur procure une force nouvelle et les fait se dépasser elles-mêmes. Pierre philosophale de la vie spirituelle, elle donne à chacun de leurs actes valeur d'un acte d'amour, et par chacun vous unit à Dieu. Sans elle toutes vos vertus demeureraient pour le Paradis inutiles; avec elle toutes vous y conduisent. Pratiquez-les donc toutes, mais par amour.

Peut-être, entre toutes, une a-t-elle vos préférences et en faites-vous l'objet spécial de vos efforts. Très bien, si la grâce vous y invite et les nécessités de votre état. Ayez donc, si l'Esprit vous y pousse, votre vertu de choix, la pureté, l'humilité, la force. Prenez garde cependant encore. Cette vertu maîtresse doit demeurer au service de la charité, de la charité pour Dieu, de la charité pour vos frères. Pratiquez-la donc, elle aussi, par amour et sans exclusivisme. Surtout ne méprisez pas ceux qui, dans leur vie, ne lui donnent pas un empire aussi spécial ou ne s'y soumettent pas de la même manière que vous : vierges, ne regardez pas de haut les époux, ni vous, actifs, les contemplatifs!

Tous, enfin, prenez soin de ne pas trop matérialiser cette vertu particulière. Ne la faites pas consister surtout en pratiques extérieures, prières vocales sans fin, dures pénitences, et le reste. Les pratiques extérieures sont

bonnes; mais, plus qu'en toute chose, la discrétion s'y impose. Autrement, au lieu d'entretenir la flamme de l'amour, elles l'étouffent. En vous y jetant imprudemment vous croyez prendre un raccourci pour aller à Dieu; en réalité vous vous égarez.

V. — Vous vous égarez également si vous négligez la vie intérieure de la charité sous prétexte de vous donner plus pleinement à ses belles œuvres extérieures. « Je me dévoue sans compter, me direz-vous; je me tue de travail pour Dieu; que voulez-vous de plus ? » — Je voudrais justement que vous comptiez. Le labeur intense et le dévouement même ne sont pas le tout de l'amour. Avant de vous demander vos forces, Dieu vous demande votre cœur. Et puis si vous ne prenez pas le temps de contempler les amabilités divines, vous les oublierez peu à peu. Alors vous n'agirez plus par charité, mais, en grande partie du moins, par besoin naturel du mouvement, joie humaine de produire et de réussir, machinale habitude. Et, par suite, dans la mesure même où la charité cessera d'en être l'inspiratrice, vos œuvres, si dures parfois, demeureront sans mérite, sans vrai mérite de vie éternelle. Écoutez plutôt le solennel avertissement de saint Paul : « *Quand je distribuerais tout mon bien en aumônes, quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien* » (I Cor., XIII, 3). Méditez sur cette affirmation de saint Jean : « *Celui qui n'aime pas demeure dans la mort* » (I Jean, III, 14).

Faites donc des œuvres, s'il plaît à Dieu, mais par amour; pratiquez toutes les vertus, mais par amour; aidez vos frères avec amour; multipliez, intérieurement, les élans de votre amour. Toujours, partout, « *recherchez avidement la charité* » (I Cor., XIV, 1).

Si vous suivez ce chemin, cet excellent chemin, droit et sûr, la vie chrétienne vous apparaîtra très douce. Il est si doux d'aimer, et Dieu est si aimable!

Le Saulchoir. J. PÉRINELLE, O. P.

Le Bienheureux Henri Suso [1]

Rosa rosarum

Par un après-midi d'octobre, l'auteur de ces pages parcourait une haute vallée de l'Allemagne méridionale. Le temps était couvert et brumeux, les pentes des montagnes revêtues jusqu'en haut du sombre manteau des hêtres mouillés par le brouillard. Le soir venait, et le sentier était désert. A un endroit où la vallée se resserrait, de grands rochers calcaires s'élevaient vers le ciel, gris et

(1) Les sources de ce petit travail sont les œuvres de Suso lui-même. On peut trouver une bibliographie complète, bien que de date non récente, dans Chevallier : *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, que nous citons une fois pour toutes. Joërgensen s'est servi spécialement des éditions de Diepenbrok et de Denifle, surtout de la première édition du texte primitif en vieil-allemand : « H. Seuse Deutsche Schriften im Auftrag der Württ. Komm. für Landesgeschichte herausgegeben von dr. K. Bihlmeyer, Stuttgart, 1907. » Il s'est servi aussi des livres suivants : Th. Jaeger, H. S., *Aus Schwaben*, Basel, 1893 ; E. Krebs, *Die Mystik in Adelhausen*, dans « Festgabe au H. Finke », Münster, 1904 ; Ph. Strauch dans la *Allegemeine Deutsche Biographie*, XXXVII. L'introduction de Bihlmeyer contient un exposé complet de la vie et de l'importance historique de Suso. Les œuvres de Suso sont : *Le livre de la Vérité*, rédigé vers 1327 ; *Le livre de la Sagesse Éternelle*, 1328 (en latin, traduit par Suso lui-même : *Horologium Sapientiae*, 1334) ; *La Vie*, sorte d'autobiographie, composée en grande partie avec les notes prises par sa disciple Elsbeth Stagel et terminée par elle, après la mort du maître ; le petit Livre de lettres et de quelques sermons. Ces quatre ouvrages forment ensemble le soi-disant *Exemplaire*, rédigé par Suso lui-même vers la fin de sa vie. Non compris dans l'Exemplaire sont 1) le Grand Livre de lettres et 2) le Petit Livre de l'Amour (*Das Minnebüchlein*), contesté à Suso par plusieurs, entre autres par Denifle.

nus, dépouillés du voile de la forêt et seulement couronnés à leur sommet par quelques sapins. On avait construit là une petite chapelle. Selon mon habitude, je m'y arrêtai un instant. Cette chapelle consistait en quatre pieux soutenant un petit toit d'écorces de bouleaux qui abritait quelques bancs; au fond, sur la paroi, formée de quelques troncs d'arbres, était suspendu un grand crucifix peint de couleurs vives; devant brûlait une veilleuse, que, probablement, quelque habitant du village le plus proche avait l'habitude d'entretenir. Autour de la croix, des ex-votos. Les plus nombreux étaient des actions de grâces, soigneusement calligraphiées, encadrées sous verre; quelques-unes même brodées en perles bleues et blanches ou en laines de couleurs variées.

Je m'arrêtai là un moment; le silence y était profond : à peine si l'on entendait de temps en temps la chute d'une brindille sèche ou d'une goutte d'eau, un merle sautillant sur les feuilles mortes ou le passage lointain d'une biche. De rares passants : une paysanne qui se signait, un ouvrier, le râteau sur l'épaule, se dirigeant en hâte vers sa maison.

Avant de poursuivre ma route, j'examinai les ex-votos pour voir s'il n'y en avait pas de tout récents. Ceux qui m'intéressaient le plus n'étaient pas les plus riches, prétentieusement encadrés, mais, bien davantage, ces simples feuilles de papier arrachées à un carnet, écrites au crayon et fixées à la paroi par des épingles, rédigées probablement par quelques pèlerins passant là par hasard, au retour d'un sanctuaire voisin. Dans la solitude de cette agreste chapelle ils avaient déchargé leur cœur, confié au papier leurs inquiétudes les plus intimes, déposé au pied de la croix leurs peines et leurs angoisses.

Sur l'un de ces feuillets je lus : « Une grande pécheresse implore pour elle la prière d'une personne pieuse. »

Sur un autre : « Une fille prie pour la fin chrétienne d'un père incrédule et mourant. Mon Dieu, ne l'abandonnez pas! » Sur un troisième : « Une pécheresse endurcie implore un *Pater noster.* »

Et c'étaient toutes prières du même genre qui se trouvaient sur les feuillets épinglés à la paroi de la petite chapelle. Comme le cœur de l'homme est faible! pensai-je en moi-même. Il voit sa perversité, son péché, et pourtant de lui-même il ne peut rien contre son mal. L'âme est comme une prisonnière liée de chaînes, qui ne peut pas bouger le petit doigt pour s'aider elle-même. Mais une chose qu'elle peut toujours faire, c'est d'appeler au secours comme celui qui va se noyer, prier les autres d'accourir pour l'aider à sortir des ténèbres et la rendre à la vie et à la lumière. De cela seulement elle est capable, et cela suffit d'ailleurs, car celui qui désire rompre les chaînes du péché n'est pas complètement endurci dans le mal.

Entre les troncs de la paroi je trouvai aussi plusieurs bouquets de fleurs; et en ce jour dont je parle, à côté d'un bouquet particulièrement gracieux, on avait tracé sur un feuillet de papier à lettres ces vers émouvants en leur simplicité :

O Jésus, cher Sauveur,
Aide-moi à devenir tienne,
Car mon désir est grand
D'être fleur et non point
Mauvaise herbe.

Et au dessous : « Trois jeunes filles d'Heiligenbronn » (un village de la lointaine Forêt-Noire).

Tandis que je retournais vers la maison que j'habitais alors, la nuit tombait lentement et le brouillard se changeait en pluie silencieuse. Mais dans mon âme réson-

naient ces mots : « Car mon désir est grand d'être fleur et non point mauvaise herbe. »

De nos jours beaucoup pensent autrement que ces trois naïves voyageuses de la bonne vieille Forêt-Noire. Il n'en manque pas qui prennent pour loi de croître librement comme une plante sauvage, qui veulent que leur nature puisse se développer sans entraves et sans ordre, tel un champ où l'ivraie mûrit à côté du bon grain. Et nous voyons partout, dans la vie comme dans l'art, les mauvaises herbes, les plantes inutiles, les champignons vénéneux, s'épanouir jusqu'à étouffer ce qu'il y a de bon.

Il n'existe pas d'autre moyen, si nous voulons vraiment devenir des fleurs, que de faire fleurir Dieu en nous : c'est Lui-même, la Rose des roses, la plus belle et la plus excellente entre les fleurs, qui doit prendre racine dans notre âme. Alors, tôt ou tard, il est impossible que ne se dessèchent et périssent les mauvaises herbes, les plantes parasites, toute cette végétation sauvage et malsaine : la rose très suave est plus forte que l'épine la plus acerbe.

Les pages qui suivent sont écrites pour raconter la floraison de cette Rose dans un cœur humain. Qu'importe que des siècles soient passés depuis que cette splendide fleur a exhalé son parfum ?

Peut-être quelques-uns penseront-ils que c'était là une plante de serre qui n'a pu se développer que parce qu'elle était protégée de la violence des vents ? Mais non, malgré les murs qui l'abritaient, plus d'une fois la tempête l'a secouée, la pluie ou la gelée ont abîmé ses fleurs; et si la plante, entourée à ses débuts de soins amoureux, a su ensuite se redresser d'elle-même, cela prouve combien elle était devenue vivace et résistante.

D'autres diront peut-être que cette rose était vraiment trop belle si nous la comparons à toutes celles que nous pouvons admirer autour de nous, qui n'ont pas un tel

éclat, dont le parfum n'est pas aussi doux et enivrant. Mais quoi! Est-il possible que dans le jardin de Dieu il y ait des fleurs trop belles?

« Et quelle importance peut avoir pour nous, enfants du vingtième siècle, l'histoire de cette rose? » nous demandera-t-on encore. Eh bien, je suis sûr que la prière de ce cœur naïf réveillera dans plus d'un cœur moderne la même nostalgie de la sainteté :

> Car mon désir est grand
> D'être fleur, et non point
> Mauvaise herbe.

C'est pour ceux qui pensent ainsi que ces lignes sont écrites. Elles parlent d'un jardinier très sage, à qui l'expérience d'une longue vie a enseigné à arracher les herbes inutiles et dangereuses, à exposer à l'air et à la lumière du ciel les fleurs qu'il cultivait. Il n'a jamais hésité à couper et à tailler quand il le fallait. Sûrement peu d'entre nous, si même il y en a, possèdent son énergie, sa volonté absolue de laisser Dieu croître dans l'âme. Mais, le Seigneur en soit loué! même dans nos pauvres cœurs, si souvent médiocres, il y a du moins un frêle rameau de cette rose, entre toutes suave.

*
* *

La famille d'Henri Suso

« Il y eut en pays germanique un Frère Prêcheur, Souabe de naissance — puisse son nom être écrit dans le livre de vie! — qui désirait ardemment devenir le Serviteur de l'Éternelle Sagesse et n'être connu que sous cette désignation. »

Ainsi commence le livre qu'écrivit vers la cinquantaine

le très révérend et docte frère Henri Suso, au soir tranquille de sa vie qui se termina au couvent des Dominicains d'Ulm.

Le frère Henri Suso — ou Seuse, comme son nom s'écrivait en bon allemand — mourut peu après avoir achevé son livre; il quitta la vie le jour de la conversion de saint Paul, le 25 janvier de l'année du Seigneur 1366. Rien ne subsiste du couvent des Frères Prêcheurs d'Ulm, et dans l'église de la Trinité, qui fut autrefois celle du couvent, personne ne sait où se trouvait la tombe d'Henri Suso.

Mais des érudits de nos jours ont étudié la vie de ce moine d'autrefois, et ses œuvres ont été récemment rééditées.

On le croyait né sur les bords du lac de Constance, dans la petite ville d'Ueberlingen, où l'on montrait une vieille maison, dite encore aujourd'hui « la maison de Suso », et où l'on pensait qu'il avait habité. Mais on sait maintenant qu'il naquit à Constance le 21 mars, jour de saint Benoît, très probablement en 1295. Du côté paternel, il descendait d'une noble famille, immigrée de Suisse, appelée « Von Berg ». Mais sa mère était d'Ueberlingen, et son nom de jeune fille était Seuse ou Suse. Quand Henri, son premier-né, put le faire, il changea le nom paternel pour celui de sa mère. Celle-ci menait une vie très pieuse, tandis que son père était fort adonné aux choses de ce monde, et c'était une grande source de chagrins pour sa femme.

De celle-ci, le vieux livre raconte qu'en bonne chrétienne elle avait l'habitude, afin de pouvoir supporter ses peines, de les comparer aux amères souffrances de Jésus. Pendant plus de trente ans, elle eut la grâce insigne de ne pouvoir assister à la sainte messe sans être si émue des douleurs de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, qu'elle ne pouvait retenir ses larmes. Une fois l'intensité

de sa ferveur fut telle qu'elle dut rester au lit près de trois mois, ne cessant de prier et d'exhaler son désir et son amour de Dieu. Ayant ainsi parcouru son pèlerinage sur terre dans l'exercice de toutes les vertus et portant sa croix avec la plus grande patience, elle fut enfin appelée par Dieu à la réalisation de son intense désir. Un jour, au début du carême, elle se rendit à la cathédrale et là s'arrêta à contempler un autel sur lequel une belle sculpture de bois représentait la Déposition de croix de Notre-Seigneur. Pendant qu'elle regardait, en méditant pieusement, la Passion et la mort de Jésus, elle fut toute pénétrée des douleurs que la très douce Mère de Dieu avait souffertes tandis qu'elle se tenait au pied de la Croix. La pieuse femme en fut si profondément affligée que son cœur cessa de battre et qu'elle tomba évanouie. Ramenée chez elle, elle vécut encore, impotente et faible, jusqu'au Vendredi-Saint à l'heure de none, heure à laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ rendit sur la Croix le dernier soupir. Elle mourut pendant que se chantait à l'église : « *Hodie mecum eris in paradiso :* Aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis. »

Lorsque Henri eut atteint sa treizième année, son père l'amena au couvent des Dominicains de Constance, situé sur une petite île toute proche de la ville. Ce père, homme sévère et mondain, vécut encore quelque temps, mais par la suite, il changea de vie et s'améliora : lui aussi mourut en paix avec Dieu.

La conversion (2)

Ce n'est que vers sa dix-huitième année que la piété du Serviteur commença à se développer. Il y avait déjà

(2) Dans le présent travail, Joërgensen fait un florilège des œuvres de Suso dont quelques-unes sont plutôt considérables.
Ce 1er paragraphe correspond au prologue de l'autobiographie et

pourtant cinq ans qu'il vivait au couvent, mais jusque-là son âme manquait de ferveur, et, Dieu le tenant éloigné des occasions de péché, il ne comprenait pas qu'il pût y avoir pour lui nécessité de se surveiller beaucoup.

Pourtant Dieu le guidait déjà vers le bien : chaque fois qu'un désir pour un objet quelconque s'élevait dans son âme, il éprouvait en même temps comme un vague tourment qui le rendait mécontent de lui-même; il lui semblait alors qu'il devait pourtant y avoir de par le monde quelque chose capable de satisfaire son cœur tourmenté. Il souffrait continuellement d'une secrète inquiétude et ne savait comment se libérer de ce mal intérieur, lorsqu'un jour la divine Bonté l'en délivra par une subite conversion. Son entourage s'étonna d'un changement si soudain, et chacun voulut l'expliquer à sa façon; mais personne ne comprit que seule la grâce de Dieu avait éclairé en secret son Serviteur et fut la vraie raison qui l'avait amené à se convertir.

Des premières luttes de l'homme régénéré (3)

En même temps que la grâce divine pénétrait son âme,

au premier chapitre de la version latine de Surius, qui s'écarte, en plusieurs points, du texte original. Quant au nom du Bienheureux, il est, en latin, *Suso*, mais en allemand il a diverses formes. Le bienheureux, né en 1295, entra en 1308 au couvent de Constance, construit, en 1235, sur une île. Ce couvent fut supprimé par l'empereur Joseph II en 1785, et en 1874 il devint un hôtel et son ancien réfectoire servit de salle à manger. L'ancien jardin du couvent a été conservé.

La « conversion » de Suso eut lieu en 1313. On a regardé justement la mystique amoureuse du Bienheureux comme une forme plus élevée et raffinée de la poésie amoureuse qui avait atteint, peu de temps auparavant, sa plus haute floraison. Et, avec plus de raison encore, peut-on faire une comparaison avec l'amour de Dante pour Béatrice, qui a le même motif idéal.

(3) Le 2e § est le 1er chapitre de l'original allemand et le 2e de la version de Surius.

il advint que le Serviteur fut fort agité de tentations par lesquelles l'ennemi cherchait à lui interdire la voie du salut. L'impulsion intime venue de Dieu exigeait un détachement total de tout ce qui aurait pu entraver ses progrès spirituels.

Mais le tentateur lui soufflait : « Réfléchis encore un peu, car s'il est facile de commencer, il est bien difficile de persévérer jusqu'au bout. » Si la voix intérieure lui rappelait la puissance du secours divin, par contre l'ennemi insinuait qu'il n'était pas question de douter de la puissance de Dieu, mais bien de savoir si vraiment Dieu voulait l'aider. Et il protestait que le Dieu de toute miséricorde a formellement promis de secourir ceux qui se tourneront vers lui et l'appelleront à leur aide.

Quand sur ce point la grâce avait vaincu, une autre tentation se présentait et amicalement lui suggérait : « Cela est certainement fort bien de vouloir se perfectionner, mais il ne faut rien exagérer! Commence ta conversion avec beaucoup de modération, afin d'être sûr de pouvoir la conduire jusqu'au bout; jouis des commodités de la vie, il suffit que tu t'abstiennes de commettre le péché. Sois aussi parfait que tu voudras, mais sans te faire remarquer : il ne faut pas que ta manière d'être étonne les autres. Tu peux être tout à fait sociable tout en restant parfaitement vertueux; beaucoup d'autres vont au paradis sans mener une vie d'ascète comme tu le fais. » Ainsi, des tentations de tout genre le tourmentaient souvent, mais en son cœur la voix de la Sagesse éternelle se faisait entendre, réfutant les mauvais conseils : « Pas plus que l'on ne tient une anguille que l'on a cru saisir, on ne pourra réussir une entreprise commencée mollement. Il faut être privé de sens pour croire vaincre par la douceur une chair récalcitrante et indomptée. Mieux vaudrait ne rien entreprendre que de vouloir

diminuer la ferveur de ta piété. Penser que l'on peut posséder le monde et servir de toute son âme son Créateur, c'est chercher l'impossible et être en contradiction avec la parole même de Dieu. » Longtemps il souffrit de ces luttes intimes, jusqu'au jour où, sa vaillance ayant pris le dessus, il se détacha pour toujours des choses de ce monde.

Avant tout, le Serviteur chercha à réfréner l'ardeur de sa jeunesse en se tenant éloigné des compagnies joyeuses. Et si, parfois, la nature l'emportant, pour se distraire il revenait à ses anciens amis, lui qui était parti gaiement revenait tout triste : les discours ou les plaisirs de ses compagnons lui répugnaient; de leur côté, la nouvelle manière d'être du jeune homme leur déplaisait aussi et ils se moquaient de lui : « Mais quelle singulière façon de vivre as-tu donc maintenant ? » Ou bien : « La chose la plus sûre est de vivre comme tout le monde. » Et un troisième : « Tout cela ne peut bien finir. » Et ils continuaient ainsi, à l'envi les uns des autres. Lui ne répondait pas, mais en son cœur il se disait : « Pouquoi suis-je venu ici ? je n'ai qu'à m'enfuir; mais si je n'avais pas prêté l'oreille à tous leurs vains discours, maintenant je ne serais pas tout chagrin. »

Ce qui le désolait alors plus que tout était de n'avoir auprès de lui aucun ami à qui confier ses peines, mais il lui fallait vivre solitaire et privé d'affection. Avec le temps, cette privation douloureuse mais devenue volontaire finit par lui devenir très douce.

De la vision surnaturelle qu'il eût un jour (4)

Dans cette première période de sa vie, un 21 janvier, jour de sainte Agnès, après la réfection, le Serviteur rega-

(4) Le 3e § est le 2e chapitre de l'original et le 3e de la version. Ici

gna le chœur et s'assit dans une des stalles de droite. Plus que jamais la croix qu'il devait porter lui paraissait douloureuse et pesante, et il se désolait d'être ainsi seul et abandonné. Tout à coup il fut ravi en extase, et vit alors et entendit des choses que le langage humain ne peut exprimer; la vision n'avait revêtu aucune forme particulière, et pourtant il comprenait l'abondance merveilleuse et réconfortante de toutes les formes qu'elle aurait pu prendre; son âme avide était joyeuse et rassasiée, et toutes ses aspirations étaient comblées; il lui semblait que son être tout entier s'anéantissait dans un océan de lumière apaisant tous ses désirs; d'une façon absolument calme et tranquille, il éprouvait ce que pourra être la prodigieuse douceur de la vie éternelle et il pensait en lui-même : « Si ceci n'est pas le paradis, alors que sera-t-il ? toutes les afflictions que je pourrai souffrir dans cette vie ne sont rien comparées à semblable félicité pour l'éternité. »

L'extase dura environ une heure sans que le Serviteur pût dire si c'était la nuit ou le jour. Quand il revint à lui, il lui semblait vraiment être de retour d'un autre monde, et son corps était si douloureusement abattu qu'il pensa que jamais, excepté au moment de la mort, il ne pourrait souffrir autant, en aussi peu de temps. Il tomba par terre, presque évanoui, gémissant et soupirant : « O mon Dieu, où étais-je et où suis-je maintenant ? O Bonté infinie, faites que jamais le souvenir de cette heure ne s'efface de mon esprit. »

Par la suite, il réussit à ne rien laisser paraître au dehors, mais son âme était complètement transformée; il lui semblait toujours avoir des ailes ou que toutes les

aussi s'impose, tout naturellement, le parallèle avec les visions de Dante décrites dans la *Vita Nuovo* et dans la *Divine Comédie*.

puissances de son être fussent imprégnées d'un parfum pénétrant, comme lorsque ayant mis un onguent précieux dans un vase celui-ci en garde longtemps le merveilleux parfum. Et c'est le souvenir de l'arome du paradis, restant en lui, qui maintint toujours, de plus en plus vif, son désir infini de Dieu.

De ses noces mystiques avec l'éternelle Sagesse (5)

Depuis cette vision, le Serviteur n'eut plus qu'un but : de tout l'amour de son cœur s'unir à l'éternelle Sagesse. Et pour comprendre comment il se mit à réaliser ce désir, on peut lire le petit livre que, de par la volonté de Dieu, il écrivit en allemand puis en latin. La Sagesse éternelle n'apparaît-elle pas dans la sainte Écriture

(5) Le 4e § est le 3e chapitre dans l'original et le 4e de la version. Cfr. aussi *Horol.*, 1, 4 et 6. Les premières petites œuvres de Suso que l'on mentionne ici sont probablement écloses sous l'influence de Maître Eckhart, qu'il connut à Cologne. En effet, après avoir fini, à Constance, ses études ordinaires, et après y avoir reçu les saints ordres — probablement vers 1322 — c'est-à-dire à l'âge prescrit : 25 ans, il fut envoyé à Cologne pour les trois années du *studium generale* ou *sollemne*, qui dura de 1324 à 1327. C'est à cette époque que sa mère vint à mourir.

A Cologne, outre Eckhart — qui mourut en 1327 —, il connut ses disciples, les mystiques Tauler et Ruysbroek.

On connaît l'habitude monastique de la lecture faite au réfectoire par un des religieux pendant que ses confrères sont réunis à la table. Voir le *Beuron* de Joërgensen, Copenhague, 1896.

Les livres de la Sagesse, auxquels Suso fait allusion, sont les livres de Salomon : les Proverbes, le Cantique des cantiques, le Livre de la Sagesse, et le livre de Sirach. La légende de la panthère vient d'Aristote (*Hist. Anim.*, 9, 6), et on la retrouve dans le *Livre de la nature* de Conrad de Megenberg, contemporain de Suso (mort en 1374), édition Pfeiffer, 1861. Les passages de la sainte Écriture cités se trouvent : dans le Livre de la Sagesse, 7 et 8; les Proverbes, 1-4; l'Ecclésiaste, 4, 6; Prov., 6, 10-21, 17; Sirach, 24, 18, 20, 21; Eccl., 7, 27; Prov., 23, 26.

comme une vierge pressée d'amour qui se pare gracieusement afin de plaire et parle avec suavité afin d'attirer à elle toutes les âmes ? Le cœur du Serviteur, qui depuis l'adolescence était riche d'une vive et amoureuse sensibilité, s'élança vers elle avec ferveur.

Le livre de la Sagesse entretient de la façon suave dont elle invite les âmes et les guide vers l'amour spirituel, combien elle est aimable et de foi constante, au contraire de la fausseté des autres amours.

Quand on lisait ce livre pendant les repas et qu'il en écoutait les paroles si caressantes, l'âme du Serviteur en était toute réjouie; en lui s'augmentait un puissant désir d'amour, et il méditait ainsi : « N'essaieras-tu pas d'obtenir en mariage une aussi excellente et magnifique amante ? ton cœur jeune et inquiet ne peut rester longtemps sans quelque amour; pourrais-tu en trouver un plus beau ? » Et de tout son cœur il aspirait spirituellement vers elle.

Un matin que, assis à table, il écoutait la voix du Frère lecteur, la Sagesse éternelle lui parla ainsi : « *Audi, fili mi!* Écoute, ô mon fils, la voix de ton père : Si tu veux te consacrer à l'amour le plus pur et le plus élevé, choisis pour épouse la Sagesse éternelle. A celui qui l'aimera elle donnera jeunesse et force, noblesse et richesse, honneurs et profits, puissance et immortalité; elle le rendra plein de grâces et de délicats sentiments. Les peuples le loueront, les foules l'applaudiront, elle le rendra cher à Dieu et aux hommes. C'est la Sagesse qui a créé l'univers, élevé les montagnes, creusé les abîmes. Qui la possédera ne craindra jamais rien; il dormira en paix, sa vie s'écoulera dans la tranquillité. »

Pendant que devant lui on lisait ces paroles, il murmurait en lui-même : « Oh, pouvoir atteindre ce merveilleux amour, quel serait alors mon bonheur! » Mais d'au-

tres pensées venaient : « Comment donc pourrais-je aimer ce que je n'ai jamais vu, ce que je ne connais pas ? Vouloir élever un édifice trop sublime, aimer sans être aimé, n'est-ce pas folie ? Si cette noble vierge permettait à ses fidèles de s'occuper encore un peu de leurs corps, elle serait certainement très digne d'être aimée; mais au contraire, elle leur dit : « Celui qui aime la nourriture abondante, le bon vin, les longs sommeils, ne doit pas compter sur l'amour de la Sagesse. Qui jamais eut tant d'exigences pour un amant ? »

« Depuis toujours, la loi et la condition de l'amour, c'est la souffrance; aucun prétendant, aucun amant qui ne soit un martyr. Considère les amoureux de ce monde, combien de peines et d'inquiétudes ils doivent supporter, qu'ils le veuillent ou non! »

Et cet état d'âme se prolongea longtemps; souvent la bonne volonté fut la plus forte, mais combien de fois encore son cœur se retourna vers les joies de ce monde!

Un autre jour, le Serviteur fut profondément remué en entendant lire ces paroles de la Sagesse éternelle : « Je fleuris comme un beau rosier couvert de fleurs odorantes; je suis un amour pur et parfumé, sans désillusions ou amertumes; je ne suis que douceur amoureuse et infinie. Les autres amants ont des paroles de miel, mais leurs pensées sont amères comme la mort, leurs cœurs ne sont que tromperies, leurs mains des chaînes de fer, leurs discours un doux poison, leur amour mène les autres à la ruine. »

« Combien tout ceci est vrai! » se disait-il, et résolument : « Je le veux, la Sagesse deviendra mon élue et je serai son Serviteur. Mais, mon Dieu, ne me permettez-vous pas de la voir et de lui parler, quand ce ne serait qu'une seule fois ? » Et il essayait de se la représenter en esprit, quand, tout à coup, il la vit en face de lui.

Elle lui apparut sur un trône de nuées, splendide comme l'étoile du matin, aussi brillante que le soleil. L'éternité était sa couronne et la béatitude son vêtement. Ses douces paroles et ses caresses apaisaient tous les désirs. Elle lui paraissait lointaine et cependant toute proche, sublime et pourtant très humble, présente et en même temps cachée, tangible et malgré tout inaccessible. Elle atteignait au plus haut des cieux tout en plongeant jusqu'au fond des abîmes. Sa puissance embrassait la terre entière. Et tantôt elle lui apparaissait comme une femme pleine de sagesse, tantôt comme une tendre amie qui, se tournant vers lui affectueusement et souriant doucement, lui disait : « Mon fils, donne-moi ton cœur. »

Alors il se prosterna à ses pieds et éleva vers elle ses plus humbles actions de grâces.

Et depuis ce jour surgit dans son âme la source de la connaissance des vrais biens, par laquelle il comprit, de façon ineffable, ce qui est beau, précieux, aimable et désirable. A partir de ce moment, quand il entendait résonner la cithare et chanter l'amour terrestre, de tout son cœur et de tout son désir il revenait à la contemplation de son amour suave, source et origine de tous les autres amours. Parfois il lui semblait être un enfant sur le sein de sa mère, qui, de tout son petit corps, tend vers les caresses maternelles et témoigne de la joie de son cœur par des gestes affecteux; de même, le cœur et l'âme du Serviteur s'élançaient, tout remplis d'amour, vers la Sagesse éternelle qui lui apportait tant de délices par sa présence. Alors il lui disait : « Oh! Dame, si une reine était devenue mon épouse, comme mon âme serait pleine de joie! Mais c'est bien plus qu'une reine, c'est la Sagesse éternelle, source de toutes les grâces, qui est la maîtresse de mon cœur. En elle et par elle j'ai toute la richesse, toute la puissance; comment pourrai-je encore me sou-

cier de rien de terrestre ? » Ces réflexions le rendaient tellement heureux que son visage était illuminé, ses yeux scintillaient, et dans l'exaltation de son âme il s'écriait avec ferveur : « Plus que toute joie, plus que toute beauté, je t'aime, ô joie et beauté de mon cœur! Tu portes avec toi la félicité, et c'est seulement en toi et par toi que je possède tout bien! »

Comment il traça sur son cœur le doux nom de Jésus (6)

Ce fut vers cette époque que la flamme de l'amour divin s'alluma dans son cœur et l'embrasa tout entier.

Un jour que la plénitude de son amour pour Dieu, faisant comme une violente irruption en son âme, en débordait, il se retira dans sa cellule solitaire et s'abandonna à une douce contemplation : « O Dieu très doux, disait-il, accorde-moi de trouver un signe d'amour qui soit comme une preuve perpétuelle que je suis à toi et

(6) Le 5e § est le 4e chapitre dans l'original et le 5e de la version. — L'épisode est conté aussi dans l'*Horol.*, II, 7. — Le livre de la Vie des saints Pères, *Vitae Patrum*, traite des anachorètes du désert égyptien ; c'est l'œuvre de plusieurs auteurs : Athanase, Jérôme, Palladius.

Ce livre, très lu au Moyen-Age, fut appelé par Suso, avec raison, le « noyau de toute perfection » (*Horol.*, II, 3). Il avait orné sa cellule avec des images et avec des devises de ces saints (qui sont énumérés dans le chapitre 37 de la version de Surius, chapitre qui, dans ce présent travail, n'est pris en considération que partiellement), et il s'était proposé en exemple l'ascèse de ces anachorètes, comme Bihlmeyer le démontre dans son introduction. Des symptômes de relâchement ne manquèrent pas, au XIVe siècle, dans l'Ordre de Saint-Dominique, mais s'y fit également sentir une tendance de sévère réaction qui soutenait la nécessité de retourner aux anciennes aspirations idéales ascétiques cultivées dans la vie monastique primitive. Voir Gérard de Frachet : *Vitae fratrum Ordinis Praedicatorum* (*Monum. Ord. Praed.*, I, 1896), livre connu aussi de Suso qui, en d'autres de ses œuvres, s'emporte contre la corruption du clergé.

que tu es à moi pour l'éternité, signe qu'aucun oubli ne puisse jamais effacer! » Dans l'ardeur de sa résolution, il se découvrit la poitrine, prit un stylet et s'écriant : « Dieu puissant, donne-moi aujourd'hui la force d'accomplir mon dessein; en ce jour, que ton nom soit imprimé au fond de mon cœur »; il incisa sa chair au côté gauche de sa poitrine et fit aller son stylet de haut en bas jusqu'à ce qu'il eut tracé le nom de Jésus. Le sang coulait de la profonde blessure, mais cette vue augmentait encore sa ferveur, et l'intensité de la flamme d'amour qui brûlait en lui l'empêchait de sentir la douleur. Tout sanglant encore, il sortit de sa cellule pour se rendre à l'église, et là, prosterné devant le crucifix de la chaire, il s'épancha ainsi : « Oh! mon Seigneur, amour unique de mon âme, considère maintenant combien je te désire avec ardeur. Je ne puis rien de plus, mais je te supplie de compléter l'œuvre en imprimant si fortement ton nom dans mon cœur qu'il ne puisse jamais s'effacer. »

Sa blessure fut longue à se fermer, et alors le nom de Jésus resta tracé sur le cœur du Serviteur, comme il l'avait désiré, en lettres aussi hautes qu'une phalange du petit doigt et grosses comme un fétu de paille. Ainsi jusqu'à la mort, chaque battement de son cœur fit palpiter le saint nom.

Souvent, tout bas et amoureusement, il disait à son Seigneur : « Vois, les amants de ce monde écrivent le nom de l'aimée sur leurs vêtements; mon amour n'est-il pas plus infini à moi qui ai écrit ton nom dans ma chair vive? »

Une fois, après la messe, rentrant dans sa cellule, il s'assit et, appuyant la tête sur un livre de la Vie des saints Pères comme sur un coussin, il s'endormit. En songe il lui parut alors qu'un éclair lui sortait de la poitrine, et,

regardant, il vit sur son cœur une croix d'or merveilleusement enchâssée de pierres précieuses d'un éclat extraordinaire. Il prit alors son capuchon pour la couvrir et essayer de dissimuler aux autres la lumière qu'elle répandait, mais sans y réussir, tellement elle était vive et brillante.

De la consolation divine (7)

Un jour, après matines, le Serviteur s'en retourna comme de coutume à sa cellule afin de se reposer, mais il ne resta pas longtemps couché, car déjà le Frère éveilleur annonçait le lever du jour. Rouvrant les yeux, il tomba alors à genoux et salua avec amour l'étoile du matin qui scintillait là-haut, Marie, la douce Reine des cieux. Transporté de joie, il désirait pouvoir louer l'annonciation du jour éternel, comme en été les petits oiseaux saluent gaiement le jour et offrent leurs hommages à la lumière naissante. Et de son âme, en silence, s'élevait un chant plein de douceur.

Un autre jour encore, vers la même heure, il reposait,

(7) Le 6e § est le 5e chapitre original et le 6e et partie du 7e dans la version. La phrase : *Maria stella maris hodie processit ad ortum,* se trouve dans le bréviaire dominicain, au 9e répons des matines du 8 septembre, fête de la Nativité de la sainte Vierge, tandis que le répons suivant : *Surge et illuminare, Jerusalem* (Isaïe, LX, 1) appartient à l'office de l'Épiphanie. Quant à ce qui se rapporte aux récits surnaturels de Suso, il est bon de se rappeler ce qu'il dit lui-même dans l'*Horologium* (chap. XI), à savoir que les visions décrites dans ce livre ne doivent pas être prises à la lettre, — bien que plusieurs se soient vérifiées en réalité, — mais symboliquement. Pour l'interprétation des visions du Moyen-Age, l'essai, déjà cité, de Krebs : *Die Mystik in Adelhausen,* est d'un grand intérêt. Du reste, ces visions et ces colloques avec des êtres surnaturels ne sont souvent que les expressions d'une forme littéraire, comme pour sainte Brigitte, sainte Catherine de Sienne, Thomas a Kempis, Alanus *a rupe,* observation faite spécialement par Echard (Quétif et Echard, I, 656).

quand au fond de son âme il entendit des sons si merveilleux qu'il en fut tout bouleversé. En lui, une voix pure, limpide et mélodieuse accompagnait ainsi l'apparition de l'astre du matin : « *Stella maris, Maria, hodie processit ad ortum!* Voici que surgit Marie, étoile de la mer! » Il y avait tant de beauté dans ce chant qu'il en fut ravi et le répéta d'une voix joyeuse. Quand les deux voix se turent, il éprouva comme un embrassement ineffable et entendit ces mots : « Plus ici-bas tu m'embrasseras et tu me baiseras d'un amour dégagé de tout sens terrestre, plus amoureusement je t'accueillerai dans ma lumière infinie. » Alors il éclata en sanglots et, les larmes lui baignant le visage, il salua comme de coutume le soleil qui se levait.

Pendant les jours du carnaval il lui arriva une fois de se trouver encore en prières quand le Frère sonna le réveil; en lui-même il pensa qu'il allait rester encore un peu assis pour attendre le lever de l'aurore, mais il s'assoupit. Dans le silence intérieur il entendit alors les anges du ciel chanter à haute voix l'admirable répons : « *Illuminare, Jerusalem.* » Le chant résonnait en son âme avec une telle douceur qu'il ne put la supporter davantage mais éclata en sanglots et par ses larmes épancha toute la plénitude de son amour. Pendant la nuit de la saint Michel (29 septembre) se renouvelèrent ces harmonies célestes, lui faisant oublier tous soucis terrestres, et un ange lui dit : « Vois-tu, quand tu chantes l'éternelle Sagesse, nous avons autant de joie que celle que tu éprouves à entendre ces mélodies angéliques de l'éternité. »

De la souveraine joie du Paradis

Or ainsi parla la Sagesse éternelle à son Serviteur : « Lève maintenant les yeux et vois où est ta vraie place.

Elle est dans la céleste patrie, car ici-bas tu es seulement un hôte étranger, un voyageur venu de loin. Et comme le voyageur se hâte vers sa patrie où l'attendent ses bien-aimés, ainsi tu dois te hâter vers la patrie où beaucoup t'attendent impatiemment pour t'y faire une joyeuse réception, te saluer amoureusement, t'accueillir dans leur heureuse société pour toute l'éternité. Si tu savais comme là-haut on te désire, comme l'on espère que tu seras fort dans les souffrances, que tu te comporteras en valeureux chevalier dans les adversités de la vie que ceux qui les ont vaincues se rappellent maintenant avec une intense et paisible satisfaction! Oh! si tu le savais, comme tu supporterais gaiement toutes les souffrances! Combien est douce ensuite la gloire! Comme là-haut resplendira joyeusement la couronne qu'il fut ici-bas si amer d'acquérir! Combien seront éblouissantes les blessures obtenues au service de mon amour! Viens, viens avec moi, je veux aujourd'hui tout te montrer en esprit. Regarde, au-delà du neuvième ciel, l'empyrée flamboyant, la merveilleuse assemblée de la cour céleste, les trônes éternels environnés d'une inexprimable lumière, l'attirante et superbe cité faite d'or, de perles, de pierres précieuses, rayonnant de lys et de roses! Admire les plaines célestes dans toute leur gloire estivale, la vraie vallée de la félicité; vois les joyeux regards qu'échangent les âmes aimantes, écoute l'harmonie des harpes et des violes, les chants et les danses! Vois cette foule d'heureux qui s'abreuvent à la source de vie autant que leurs cœurs peuvent le désirer! Regarde comme tous contemplent le miroir pur et limpide de la divinité dans lequel chaque chose est reproduite et manifestée.

« Vois la Souveraine des célestes régions; les troupes d'anges qui les parcourent se réjouissent de sa beauté. Considère comme en moi resplendissent les sublimes

séraphins et comme tous les autres chœurs angéliques animent l'ordre éternel de la création!

« Puis tourne ton regard vers les disciples et les fidèles que je me suis choisis. Ceux-ci, comme des juges éternels, siègent sur leurs trônes dans une glorieuse paix; les martyrs brillent dans leurs vêtements rouges, les confesseurs de la foi dans leurs vêtements verts, et les vierges dans leur blanche candeur! Oh! l'admirable assemblée, et bienheureux qui prendra place parmi eux! Et vois, comme mon frère je te ramène dans cette patrie, je revêts d'une clarté fulgurante ton corps transfiguré qui devient sept fois plus lumineux que la lumière du soleil, et sur la tête je te mets guirlande et couronne. Plus tu te détacheras du monde et plus ton ascension sera aisée et facile, plus tu pourras rapidement pénétrer dans l'abîme profond de la divinité. Et l'esprit libéré sera alors tellement uni à Dieu qu'il ne désirera plus rien en dehors de lui; et il lui ressemblera, étant devenu saint par la foi, tandis que Dieu est saint par nature! Debout et lève joyeusement ton visage, oublie tes douleurs et rafraîchis ton cœur dans cette bienheureuse société! Admire comme paraissent resplendissants ces visages qui pour moi se sont si souvent couverts de confusion ici-bas! Où est maintenant la honte pénible? où sont les têtes courbées, les yeux baissés, les douleurs cachées, les larmes amères et les profonds soupirs? Où sont maintenant ceux qui vous ont outragés et persécutés? On n'entend plus les bruits de disputes qui résonnaient nuit et jour. On ne perçoit plus les lamentables murmures de la tentation, mais à vos oreilles résonne doucement une voix amoureuse : « Venez à moi, ô mes aimés, venez et prenez possession du royaume qui vous a été préparé de toute éternité! » Où sont maintenant le mal et la souffrance que sur la terre vous avez dû supporter? Tout cela s'est éva-

noui comme un songe, comme si cela n'avait jamais été! O Dieu, tes voies sont cachées et mystérieux sont tes conseils.

« Heureux élus, maintenant vous n'avez plus à vous dissimuler, vous cacher, devant la stupidité ou la folie des hommes. Et vous princes célestes, rois illustres, empereurs, tous fils du Dieu éternel, vos visages sont resplendissants, vos cœurs sont joyeux. Que votre âme exulte en chantant ce cantique : « Loué et remercié, béni et adoré soit le Seigneur; qu'un perpétuel hommage monte vers Lui de siècle en siècle, du plus profond des cœurs! Par sa grâce tout ceci était et sera nôtre pendant l'éternité. Vois, ô bien-aimé, ici est ta patrie, la paix véritable, une joie sans limite et la vie infinie et éternelle! (1) »

JOANNES JOERGENSEN.

(1) Traduit par Lucie Maugin-Enlart.

Mère Marie de l'Immaculée-Conception

Fondatrice de la Congrégation « Pia » des Sœurs de l'Immaculée-Conception

Enfance et jeunesse

Maria-Joséphine de Mélient — celle qui sera plus tard Mère Marie de l'Immaculée-Conception — naquit à Lorient, le 6 avril 1825. Son père, le comte de Mélient, était commandant du port et Préfet maritime de Lorient. Elle se rattachait par sa mère à la famille d'Aubigny. Elle fut visitée par la souffrance dès son berceau. On craignait de la voir mourir à chaque instant et, dans une maladie plus grave que les autres, on la crut morte et on fit faire son cercueil; « mais, disait en riant l'enfant devenue jeune fille, alors que j'arrivais à la porte du paradis, Dieu m'en refusa l'entrée ».

Mme de Mélient éleva très pieusement sa fille. Elle lui apprit très tôt de pieuses invocations, lui faisant prononcer souvent les saints noms de Jésus et de Marie. Elle regardait cette enfant comme un dépôt sacré que Dieu lui avait confié et entourait cette petite âme, plus encore que son corps, d'une sollicitude maternelle très éclairée.

Toute jeune, Maria se sentait fortement attirée vers les personnes consacrées à Dieu, qu'elle considérait comme des anges du Seigneur. Déjà le Christ-Roi avait blessé son cœur, et elle désirait vivement lui appartenir « afin d'en être aimée plus que les autres ».

A l'âge de quatre ans, elle fit vœu de virginité, et, dans une soirée de famille, elle obtint de son père un acte

approbatif par lequel elle renonçait au mariage. Scène significative, si belle en sa simplicité! L'enfant dut triompher des obstacles, des petits ennuis et des taquineries que lui créait cette demande. Mais sa résolution était prise, sa demande était sérieuse, elle voulait un *acte* en bonne et due forme, signé et paraphé. Craignant que son père ne simulât d'écrire, elle grimpa sur les barreaux d'une chaise pour voir si c'était sérieux. Mais oui, tout y était, même la signature! Et dès ce moment, elle se considéra comme une religieuse, un ciboire consacré à Jésus.

Maria allait ainsi à Notre-Seigneur avec toute la naïveté et la générosité de son petit cœur. Jésus le lui rendit bien. Après sa *donation*, elle comprit mieux le grand bienfait de la prière. Et quelles grâces demande-t-elle? Le martyre, et le bonheur de faire très jeune sa première communion. « Je compris, écrit-elle, que la virginité, le martyre et la sainte communion sont les plus grands dons de Dieu, et je les désirais de toute mon âme. »

Si cette enfant eût alors pu communier, quel envol rapide vers la sainteté nous pourrions admirer! Mais non, Maria dut lutter avec les seules armes de la prière jusqu'à l'âge de 12 ans. Car elle eut à lutter.

Maria était franche, mais orgueilleuse et indépendante; elle était pieuse, charitable... à sa manière. Sa vie nous montrera plus tard le combat qu'elle soutint contre ses défauts et les tendresses de la sainte Vierge qui inlassablement gardait à Jésus cette fleur à peine épanouie.

Un amour très grand pour Marie caractérisa dès l'enfance sa piété; et c'était sous le titre de Vierge Immaculée qu'elle se plaisait à l'invoquer. Avec les années, son amour pour Jésus et Marie s'accrut constamment. Au pensionnat des Dames du Sacré-Cœur du Mans, puis à celui de Nantes où elle fit ses études, elle fut un exemple pour ses compagnes : elle se montra particulièrement fidèle à observer les pratiques de la confrérie des *Enfants de Marie* établie dans ces pensionnats.

De retour dans sa famille, qui habitait un château près

de Nantes, Maria vécut le plus possible éloignée du monde, mais, obligée de paraître dans les fêtes de famille, elle ne se laissa jamais éblouir par les succès que lui attiraient ses talents, son esprit, sa beauté. Le noble et divin but de sa vie était de travailler au règne de Dieu dans les âmes et de faire connaître et aimer la très sainte Vierge sous le vocable de son « Immaculée Conception ». Cette dévotion avait grandi avec elle : « Sur la plupart de ses livres de classe et de dévotion, on lit cette invocation qui nous révèle un peu le secret de son cœur : « Bénie soit la sainte et immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie. » Mlle de Mélient établit dans sa paroisse une confrérie d'*Enfants de Marie*, comme elle le fit plus tard dans la ville d'Annecy. Aux enfants, aux jeunes filles, elle se donnait tout entière pour leur apprendre à honorer, à imiter Marie, le lis de Dieu. A cette fin, elle n'épargnait ni dévouement, ni sacrifice, car la Vierge immaculée fut, dès le premier âge, la joie, la force, la consolation, la vie de cette enfant privilégiée.

On ne peut appartenir à Marie sans être la proie de Jésus; ces deux amours n'en font qu'un, et saint Jean Eudes pouvait écrire : « Gloire au saint cœur de Jésus et de Marie », mettant sa phrase au singulier pour indiquer l'indissolubilité des deux cœurs.

Maria avait grandi, toujours fidèle à sa vocation. Elle refusa les nombreux partis qui sollicitèrent sa main, mais elle ne put obtenir de ses parents l'autorisation d'entrer au couvent. D'ailleurs la vie assez austère des ordres cloîtrés ne pouvait convenir à la faiblesse de son tempérament, et d'autre part elle ne se sentait point attirée vers les instituts de vie active. Son directeur la soutenait dans ses luttes, dans ses ascensions et doucement lui faisait pressentir les desseins de la Providence sur elle, desseins ébauchés par Dieu lui-même alors que, vers l'âge de 7 ans, elle vit, dans un tableau, deux vierges : l'une vêtue de bleu, l'autre de blanc.

La fondatrice

Dans la prière, Mlle de Mélient ressentait l'appel irrésistible à une fondation nouvelle en l'honneur de la Vierge Immaculée, et son désir d'exécuter ce plan magnifique devenait chaque jour plus puissant. Son directeur l'encourageait dans cette voie, il lui commanda même d'écrire son projet tout en restant dans sa famille, car il n'osait lui donner la permission de la quitter. Hélas! la mort vint frapper le guide de son âme au moment où elle avait le plus à compter sur ses lumières et sa protection.

Cette épreuve douloureuse ne découragea pas Mlle de Mélient; les derniers conseils du seul Père spirituel qui connût les secrets de son âme l'avaient fixée dans sa voie. Soutenue par son grand amour envers Marie Immaculée, elle partit un matin de la maison paternelle, le cœur brisé par la peine qu'elle causait à sa pauvre mère qui, la voyant s'éloigner, lui lança ce cri de supplication suprême : « Ma fille, tu me feras mourir de chagrin! »

Mais la Vierge Immaculée l'appelait; à l'Immaculée, elle sacrifiait tout : parents, fortune, avenir!... Elle s'en allait seule, abandonnée de tous, vers la Ville Éternelle, recevoir conseil et appui du Souverain Pontife.

Mlle de Mélient fut reçue à Rome par un religieux conventuel, Consulteur de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, et fut présentée au Souverain Pontife le 3 juin 1855.

Elle écrit :

J'ai eu enfin cette audience que je désirais si ardemment! Avant d'y aller, je me suis jetée aux pieds de Marie Immaculée et je lui ai consacré cette démarche entreprise pour son honneur. Puis, je suis entrée à Saint-Pierre et, après m'être recommandée de nouveau à la Sainte Vierge, j'ai prié le Prince des Apôtres de vouloir bien agréer et protéger la petite pierre que j'allais mettre dans son Église, afin qu'elle contribuât, selon ses petits moyens, à la consola-

tion et au soutien de son Église sainte, puis je suis entrée avec confiance au Vatican.

Ah ! que je me suis trouvée émue devant Pie IX ! Quelle profonde vénération m'a pénétrée lorsque j'ai fait les trois génuflexions d'usage. Mais bientôt mon cœur s'est affermi. Il est si bon, si simple, Pie IX; c'est vraiment le représentant de Jésus-Christ ! Je lui ai parlé avec la plus grande confiance. — Je lui ai présenté les Constitutions; il les a bénies en disant : « Allez, ma fille, marchez; que Dieu bénisse vos intentions et vos efforts. »

Il a souri quand je lui ai dit que notre désir était d'avoir sa première bénédiction après le Décret, que c'était ce désir qui m'avait poussée vers Rome. « Oui, a-t-il repris, il est juste qu'une congrégation sorte du Décret et soit par lui sanctionnée. » Comme il parlait encore, je me suis agenouillée; il m'a fait baiser une troisième fois son anneau en disant : « Allez, ma fille, que les bénédictions de Dieu vous accompagnent; que la Vierge Immaculée vous bénisse afin que vous prospériez ! »

Le 30 juin, elle entre dans un Carmel de Rome pour y faire sa retraite préparatoire à sa prise d'habit et à ses vœux. Elle en sort le 14 juillet, et le 15 elle retourne au Vatican pour se revêtir des livrées de Marie Immaculée.

« Jusqu'à ce jour, écrit-elle, ballottée entre la crainte et l'espérance, j'entrevoyais toutes les difficultés, les souffrances, les combats, qu'il me faudrait subir. Maintenant, je ferai taire mes inquiétudes, mes frayeurs et, par obéissance, je me jetterai dans vos bras, ô Vierge Immaculée, en fermant les yeux! »

Le 15 juillet, dans la chapelle de la Purification, au Vatican, elle reçut l'habit des mains du P. Vaures, mineur conventuel, délégué par Pie IX, puis elle prononça les trois vœux de religion.

Dans l'après-midi, Sœur Marie de l'Immaculée-Conception se rendit de nouveau au Vatican; elle renouvela ses vœux aux pieds de Pie IX, qui lui imposa le crucifix. « Notre Saint-Père le Pape m'a renouvelé toute autorisa-

tion, écrit-elle, tout pouvoir pour fonder la Congrégation. Il m'a donné de sages avis et comblée de bénédictions! » — Dans une autre audience, Sa Sainteté lui dit : « Souvenez-vous, ma fille, que je suis tout spécialement votre Père », et « il voulut bien unir son nom à celui de l'immortel Décret qui déclarait Marie conçue sans péché, pour en former celui de la nouvelle Congrégation (1) ».

Le 17 juillet, la Fondatrice revit le P. Vaures, qui l'encouragea beaucoup et lui fit remarquer que le Pape s'était servi, pour l'approuver, des paroles que Notre-Seigneur avait dites à ses Apôtres; puis il lui donna connaissance de cette appréciation de Pie IX : « que son plan lui plaisait infiniment, que son habit était bien en rapport avec celui que l'Église prête à la Vierge Immaculée, et qu'il était juste que du Décret de l'Immaculée Conception sortît une Congrégation destinée à honorer plus spécialement cette prérogative si chère à la Vierge sans tache ».

Le Père renouvela la bénédiction que Pie IX lui envoyait de nouveau, par ces paroles : « Dites à la Sœur de la Conception que je la bénis et lui souhaite des persécutions d'abord et ensuite la prospérité de sa Congrégation. » Elle ajoute : « Dans quelques moments, je m'embarquerai pour Nantes. Qui sait ce qui m'y attend! le bon Père m'a dit que je serai bientôt forcée de retourner à Rome! »

Son arrivée à Nantes fut marquée par l'admission dans son Institut naissant d'une première jeune fille qui vint à elle dès son arrivée.

(1) Jusqu'en 1926 la Congrégation s'appela « Congrégation Pie IX des Sœurs de l'Immaculée-Conception ».

En 1926, lors de l'approbation définitive des Constitutions, Rome conserva à l'Institut le nom de « Pie » seulement, en souvenir de Pie XI; et, par une légère modification, son nom est depuis lors : « Congrégation « Pia » des Sœurs de l'Immaculée-Conception ».

Actuellement, l'Institut fondé par Mère Marie de l'Immaculée-Conception compte des maisons en Haute-Savoie, en Bretagne, dans le Cher, le Loiret et en Suisse.

La Maison Mère est à Annecy, où Mgr Magnin avait prié la Fondatrice de s'installer.

Avec sa nouvelle recrue, Sœur Marie de l'Immaculée-Conception se rendit, non dans sa famille, qui ne voulut point la reconnaître, mais dans un petit appartement. Elle y fut abreuvée d'humiliations, de critiques, de railleries. Toutes ses démarches étaient tournées en ridicule; elle ne trouva aucun appui auprès de l'Évêque de Nantes, qui ne voulait point contrister M. ni Mme de Mélient, et, suivant la prédiction du P. Vaures, la vénérée Fondatrice reprit le chemin de Rome. Mais son Œuvre était fondée; elle avait reçu la plus haute approbation qui soit au monde. Mère Marie de l'Immaculée-Conception demeurait invinciblement fidèle à sa vocation : « Rappeler au monde la vie de l'humble Vierge de Nazareth, et la reproduire autant que possible. » La devise du nouvel Institut sera donc : *Aimer Jésus en Marie, prier Jésus avec Marie, imiter Jésus par Marie.*

Fin spéciale et esprit de la nouvelle Congrégation

D'après la Vénérée Fondatrice, « la pensée qui accompagnera partout les Religieuses de l'Immaculée-Conception est celle-ci : *Ecce ancilla Domini.* Leur vie sera une louange perpétuelle à Marie Immaculée. Elles lui confieront leur avancement spirituel et elles feront entre ses mains l'abandon de toutes leurs œuvres et mérites spirituels ainsi que l'abandon de tout ce qui sera fait pour elles après leur mort (vœu héroïque).

Louer, honorer Marie, c'est louer, honorer le chef-d'œuvre du Tout-Puissant. Vous ne craindrez pas, dit-elle, d'excéder en cette dévotion, car l'intensifier, c'est glorifier Jésus, établir son règne dans les âmes. En un mot, elles travailleront à la gloire de Dieu par la glorification du plus beau des ouvrages du Seigneur. Oui, tout à Dieu, tout au Cœur de Jésus par Marie, seule voie sûre pour pénétrer plus avant dans l'union intime avec l'adorable Jésus.

Cette vie si belle était celle même de la Fondatrice, qui n'avait vécu dès sa plus tendre enfance que pour aimer,

honorer et faire aimer, honorer la Vierge sans tache, et déjà le Christ, Roi des rois.

Le Christ comme roi, Marie Immaculée comme mère de l'Institut, rayonnent constamment sur chacune de leur journée. C'est l'invocation de leurs noms sacrés qui réjouit leur réveil; c'est dans la prière de toutes les heures qu'elles renouvellent sans cesse et avec amour leur consécration à Jésus et à Marie; c'est chaque jour aussi que la couronne des mystères de Marie est récitée pour honorer la pureté de cette Reine des anges et lui demander cette angélique vertu : « Elles tâcheront d'avoir la pureté des anges!... »

Leur rôle de victime pour le salut des âmes et la sanctification des prêtres et religieux sera incessant :

Le cœur du prêtre et celui de la religieuse, dit la vénérée Fondatrice, est un autel où doivent s'expier les péchés du monde.

Les Religieuses iront aux œuvres de charité, ostensoirs vivants, pour porter à tous l'amour de Jésus et de Marie, devant toujours agir en union avec leur céleste Mère. On conçoit alors pourquoi leur ministère est si fructueux!

Leur oraison se fera au moins une fois par semaine et même plus souvent sur l'esprit intérieur de Marie, et chaque samedi l'hommage à leur Reine les réunira une heure auprès d'Elle, alors que l'adoration perpétuelle au Saint-Sacrement les aura vues la journée durant au pied du trône du Jésus-Eucharistie.

L'esprit de l'Institut est celui d'humilité et de charité, vertus qui ont tout particulièrement brillé en Marie (1).

(1) La Règle du nouvel Institut, toute remplie d'une sagesse surnaturelle, achemine vers la perfection les âmes éprises d'idéal, qui désirent se vouer à Jésus sous la protection de sa Mère Immaculée.

La vie des religieuses, fidèle reproduction de celle de Marie, est mixte. Une large part est donnée à l'oraison, au saint office, à la réparation. — Puis c'est le dévouement aux œuvres de jeunesse; orphelinats, institutions, patronages de jeunes filles, catéchismes, cercles littéraires, visite des malades, soin des églises, entretien des lampes du sanctuaire, selon la promesse qu'en fit à Sa Sainteté

La Vénérée Fondatrice, qui connut de très grands honneurs, fut humiliée à l'excès. Sa vie nous fera connaître comment elle vécut dans l'anéantissement de sa volonté, de ses projets, de ses désirs les plus chers. Elle pouvait s'écrier avec le Psalmiste : « Seigneur, vous m'avez élevée, puis brisée contre terre. » Elle a été rassasiée du pain des humiliations, mais elle apprit à cette école sublime combien l'humilité rapproche de Dieu; aussi, veut-elle

que ses Sœurs ne passent jamais un jour sans faire quelques actes d'humilité. La religieuse, dit-elle, ne doit jamais se trouver mieux récompensée de ce qu'elle fait pour le prochain que lorsqu'elle en retire des mépris ou des ingratitudes, unique salaire que le monde ait accordé aux travaux de notre divin Sauveur.

L'humilité, écrit-elle encore, est le fondement solide de toute la vie spirituelle, le caractère et la marque des enfants de Dieu. Dans la vie religieuse, comme dans le monde, ses filles chercheront toujours la dernière place comme étant celle qui leur convient le plus.

Quant à la belle vertu de charité, elle brilla en l'âme de Mère Marie de l'Immaculée-Conception d'une flamme qui ne s'éteignit jamais. Tout enfant, ses parents étaient obligés de la surveiller pour qu'elle ne donnât point ses habits aux pauvres, car lorsque les sous de sa tire-lire ne suffisaient pas à satisfaire son amour envers eux, elle n'hésitait pas à leur donner une partie de ses vêtements.

Jeune fille, elle exerçait la charité envers tous les déshérités de ce monde; on l'aimait, on la vénérait comme l'ange secourable de la région. Elle s'intéressait à toutes les œuvres, veillait sur les vocations naissantes; elle dirigeait vers le sacerdoce à ses frais les enfants qu'on lui recommandait.

Cette charité pour les séminaristes ne fit qu'augmen-

Pie IX la vénérée Fondatrice. — Les missions rentrent aussi dans le programme apostolique de la Congrégation.

ter. Religieuse, elle obtint du Saint-Siège l'autorisation de verser chaque année une certaine somme pour ses chers Eliacins. Du ciel, elle continue à exercer ce bel apostolat par le ministère de ses religieuses auprès des petits orphelins; ils sont nombreux déjà les prêtres et missionnaires que son institut a formés.

Au jour de sa prise d'habit, dans la chapelle de la Purification au Vatican, elle eut comme témoin de son oblation, auprès de l'ambassadeur de France, des pauvres et des enfants. A sa sépulture, elle ne voulut près d'elle que le très long cortège des malheureux qu'elle secourait et qui pleuraient celle qui leur fut vraiment une mère.

Cet esprit de charité sera donc celui de ses filles.

Que souvent elles considèrent, écrit-elle, la merveilleuse charité, bonté, miséricorde et mansuétude de leur céleste Mère dont l'esprit est plus doux que le miel. Qu'elles regardent les prêtres comme les ministres de Jésus-Christ, les Oints du Seigneur, les malades et les pauvres comme les membres souffrants du Sauveur, et voient en tous Jésus et Marie. Cette vue spirituelle les aidera considérablement à s'élever au-dessus des sentiments de la nature et à bien remplir leurs devoirs envers le prochain.

Enfin que la charité soit la reine, la règle, la vie de cette Congrégation; qu'elle unisse toutes les âmes, tous les cœurs et tous les esprits des Sœurs si étroitement qu'elles n'aient toutes qu'une âme et qu'un esprit! Que cette belle vertu reluise sur leur visage, en leur bouche, en leurs mains, en leurs paroles, en leurs actions, en tous lieux et en toutes choses, et qu'en les voyant chacun soit porté à leur dire : « Voyez combien elles s'aiment. »

Ses épreuves et sa mort

Celui qui ne porte pas sa croix avec le Sauveur ne peut être sauvé. Les âmes appelées à être avec le Christ co-rédemptrices sont largement gratifiées du don divin qu'est la souffrance. Mère Marie de l'Immaculée-Conception eut de bonne heure une part royale dans cet héritage de Jésus crucifié.

Enfant, elle fut visitée par de nombreuses maladies, et lorsque sa santé devint meilleure, elle endura pendant de longues années le cruel supplice du scrupule sans jamais oser ouvrir son âme à qui que ce soit. A 8 ans, elle supplia sa mère de la conduire à confesse, mais si elle en revint avec le calme que donne une conscience purifiée, elle ne fut point délivrée de ses tourments, se croyant damnée et rejetée de Dieu.

Plus tard, elle ne put intéresser aucun prêtre à la belle mission que Dieu lui avait confiée : l'institution d'une congrégation nouvelle en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie. Seul soutien réel de son père et de sa mère, elle devait par devoir, lui redisait-on toujours, rester auprès d'eux. Ce ne fut qu'en 1838 qu'elle fut enfin comprise. Puis vinrent les tristesses profondes de la séparation d'avec les siens; l'existence à Rome, où elle vécut près de cinq ans avec quelques religieuses dans la plus stricte pauvreté. Elle eut faim et fut heureuse, un jour, de ramasser dans la rue quelques pommes de terre tombées d'un char, pour s'en nourrir.

A son retour en France, elle ne sut où aller s'abriter. Comme le Christ-Jésus, elle n'avait pas une pierre où reposer sa tête. Ses parents ne voulaient point la recevoir, et ses proches, pour ne pas leur déplaire, s'écartaient d'elle.

C'est alors que, guidée par l'Esprit-Saint, elle dirigea ses pas vers Ars. Le saint Curé eut tôt fait de la distinguer, quoique vêtue pauvrement, de la foule qui venait à lui. Il alla droit à Mère Marie de l'Immaculée-Conception et lui dit : « Courage, ma fille, allez de l'avant, votre Œuvre est celle de Dieu. Il y aura de grandes saintes et des martyres : vous durerez jusqu'à la fin des temps. Continuez votre route, bientôt vous serez *chez vous*! »

Mère Marie de l'Immaculée-Conception, confiante dans les paroles du saint Curé, s'en vint à Nantes, au grand déplaisir de ses parents. Les persécutions, les railleries tombèrent à nouveau dru sur son pauvre cœur. Elle eut beaucoup à souffrir, surtout de la part des personnes qui

auraient dû la protéger. Cependant, au bout de quelques mois, la prédiction du saint Curé d'Ars se réalisait : Mme de Mélient mère, pour l'éloigner d'elle, lui donna le château de la Norgard.

Une fois entrée, avec sa congrégation naissante, dans le domaine familial, la vénérée Fondatrice fut continuellement visitée par la souffrance physique et morale. Habituellement clouée par la maladie sur son pauvre lit de religieuse, elle endurait encore les peines intérieures que seuls connaissent les plus grands saints. C'était un crucifix vivant.

Cependant, elle fut toujours fidèle à pratiquer la sainte Règle; elle réunissait auprès d'elle sa communauté si elle ne pouvait se rendre à la salle commune. En 1882, ayant usé sa santé pour l'honneur de Marie Immaculée et pour établir sa famille religieuse, elle s'en alla aux eaux de Cauterets y puiser un peu de force afin de conduire ses Sœurs en pays de mission et retourner ensuite à Rome demander au Saint-Père l'approbation définitive des Constitutions. Elle ne put faire la saison; et le docteur appelé près d'elle lui conseilla de retourner dans sa chère Bretagne. Elle revint à Nantes, mais ne put aller plus loin; c'était sa quatorzième station, la fin du douloureux calvaire qu'elle avait gravi sans une plainte, jetant éperdument sa confiance en Marie au sujet de son institut qui alors ne comptait plus que douze membres.

« Mes Sœurs, avait-elle dit en quittant la communauté, devenez toutes de grandes saintes »; puis, avant de mourir, abaissant un long regard d'amour maternel sur celles qui étaient présentes à son chevet, elle laissa échapper ces mots pleins de compassion : « Pauvres enfants! » Ce fut tout.

Le 24 août 1882, Marie venait chercher pour le ciel celle dont la vie entière avait été vécue pour Elle et consacrée à honorer son Immaculée Conception.

Abbé Francis Mugnier,
Professeur au Grand Séminaire d'Annecy.

TEXTES INÉDITS

Lettres d'Ève Lavallière

Ève Lavalière, l'ancienne « étoile » des Variétés, *dont la conversion, en 1917, défraya tant de chroniques, est morte l'an dernier, dans la solitude, toute pleine de Dieu, d'un petit village des Vosges. Les lettres que nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs leur feront entrevoir quelque chose de cette âme choisie, que le Christ aima comme Madeleine et qu'il voulut purifier dans la souffrance pour la faire monter jusqu'à lui.*

St-Baslemont, par Darney, Vosges.

Ma bien chère petite Lucienne,

Je viens de recevoir vos deux dernières lettres, une de Lourdes, et l'autre de Pau. J'ai remercié la sainte Vierge de toutes les merveilleuses grâces qu'Elle vous a obtenues de son divin Fils. Oh! oui, aimez-la, cette Mère bénie, cette Mère de miséricorde et d'amour, aimez-la! Si vous saviez comme elle vous aime!...

Je vous remercie, ma chérie, des sentiments si délicats que vous avez par rapport à Jean. Jésus en prend note, soyez-en sûre, et cela est merveilleusement bon pour vous. J'ai vécu par la pensée vos heures inoubliables de Lourdes. Je sais par expérience la puissance de la sainte Vierge, *je sais* à quel point elle nous aime, à quel point nous sommes ses enfants chéris. Oh! oui, aimez-la de toutes vos forces, abandonnez-lui tout votre être, toute votre vie passée, présente, future, et aussi votre éternité; *tout vous* en tout, donnez-le-lui, à cette Mère Immaculée,

car c'est par Elle uniquement que vous arriverez à Jésus, votre fin, votre but.

Confiez-vous en tout et pour tout à votre Mère du ciel, même pour les choses de la terre, *abandonnez-vous entièrement*, tout est là, et... laissez-la faire, vous pouvez être sûre que tout ira bien, dans l'intérêt de votre âme d'abord, ce qui compte avant tout et *uniquement*, et aussi pour les affaires de la vie, de la terre. Moi, je fais ainsi et je m'en trouve *admirablement*.

Je vais vous envoyer un manteau chaud pour l'hiver, et aussi un petit bonnet de laine que j'ai fait moi-même; le manteau et le bonnet sont aux couleurs de la sainte Vierge; c'est un manteau à moi, il est très gentil, très jeune et surtout très simple et confortable, ce qui est l'essentiel.

Tous les matins, consacrez-vous à la sainte Vierge, une courte consécration, ceci par exemple :

« O Marie, ô ma Mère, je me donne et me consacre à vous tout entière; tout mon passé, tout mon présent, mon avenir et mon éternité, je vous les donne, ô Mère chérie. Prenez tout mon être, tous mes innombrables péchés, et aussi mes bonnes pensées, enfin tout mon être, avec tout ce que je suis, comme je suis, et tout ce que je possède de toutes façons, afin que par vous, ô Mère, tout aille à mon Jésus, votre Fils et mon Dieu, que j'adore et que j'aime de tout moi. »

Ma chère petite Lucienne, je vous embrasse et vous aime dans le Cœur de Jésus, notre Jésus, le Jésus de notre Mère chérie.

ÈVE LAVALLIÈRE.

Comme mon Jésus veut!

Chère petite Lucienne,

Quelle bonne lettre! J'en ai eu le cœur tout réchauffé, enfin!... Oui, ma chère petite, vous verrez, en l'expérimentant, combien de joies nous donne une conscience

légère. Dans votre situation surtout, étant prédestinée par Dieu de toute éternité à souffrir sur la terre, cela, si vous saviez le comprendre *avec la Foi*, vous remplirait de joie. Vous pouvez, de par la souffrance, être à l'abri du mal, de la corruption, qui courent les rues, vous le savez; c'est l'enfer qui règne à l'heure actuelle, il est déchaîné et fond sur les âmes avec une force et une intelligence affreuse. Heureux, oui, heureux sont ceux que, dans sa bonté, Dieu a mis en situation de l'éviter, cet enfer maudit! Si vous vouliez réfléchir sérieusement, vous ne diriez pas : « J'ai vingt ans, je ne vis pas, je veux travailler, être comme les autres, etc., etc... » Non, Lucienne, qu'importe que vous ayez vingt ans, si Dieu vous a donné une courte vie ? Nous n'avons tous, quel que soit notre âge, que *juste* le temps de nous préparer à la vraie vie, à l'unique vie, au vrai bonheur. Nous n'avons que l'âge de nos vertus ou de nos péchés. Ainsi pour moi, j'aurai quatre ans le 19 juin, puisque c'est l'anniversaire de ma conversion; le reste, c'est la boue. Pour vous aussi, ma chérie, dès le moment où vous serez sincèrement décidée à être une âme et non une vile matière, à vivre pour votre âme immortelle faite à l'image de Dieu — c'est vous dire sa beauté! — alors vous commencerez à vivre. Vous n'avez donc pas vingt ans, si vous n'êtes même pas née!

Donnez-vous toute à Jésus et à la sainte Vierge, donnez vos souffrances généreusement, quel bonheur *infini* pour « après » vous acquerrez! Procurer la gloire de Dieu, vous petit atome, quel honneur! Faire sourire Celui que l'on a crucifié, quelle douceur!! Demain il peut vous enlever de ce monde; ô ma petite Lucienne, ne perdez pas un temps précieux! et c'est si facile d'aller au ciel!! une pensée, un regard, un mot de temps en temps dans la journée pour garder l'union, suivre à la lettre les chers commandements de Dieu et de l'Église, mais tout cela simplement, sans effort, *comme un enfant* ; aimer comme un tout petit, et tout abandonner, c'est le ciel sur la terre; essayez, vous verrez.

Présentez, je vous prie, tous mes remerciements à Sœur Marguerite pour sa jolie image, j'ai été bien touchée de sa délicate attention. Merci aussi à vous, chère petite fille, pour Léona et moi.

Nous vous aimons bien tendrement et prions pour vous. Priez aussi pour nous, s'il vous plaît.

ÈVE LAVALLIÈRE.

Ma petite Lucienne,

Il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit, c'est vrai, et j'aurais dû le faire plus tôt; mais la vie d'hôtel est odieuse, à cause de l'accaparement de tous; on ne se possède plus, et tout en ne faisant rien, on trouve encore le moyen d'avoir sa correspondance en retard. Aussi j'aspire à pouvoir fuir ces lieux qui m'énervent et ne me charment pas.

J'ai la grippe en ce moment, c'est le bouquet! Je souffre à nouveau du rein, bref, ça ne va guère, voilà les dernières nouvelles de ma santé.

Et vous, ma chérie, comment allez-vous? Êtes-vous encore dans le plâtre? Et pour combien de temps? Ma chère petit Lucienne, comme je voudrais être bien portante pour aller vous voir, vous embrasser, vous remonter, pour savoir un peu comment vous en êtes aussi avec votre petite âme?

Si vous vous sentez faiblir, tant pis, ne vous découragez pas : *Jésus a tout prévu.* Parlez-Lui, ne fût-ce que du bout des lèvres, mais parlez-Lui, et si vous ne trouvez pas un mot à lui dire, regardez en haut, comme un pauvre petit tombé du nid regarde en haut de l'arbre ceux qui y sont restés. Si votre voix est trop faible pour appeler, *regardez;* Il viendra vous chercher, Il viendra en vous, dans votre cœur, ayez la Foi, veuillez l'avoir, Jésus fera le reste.

Je pense à vous, ma petite fille chérie, et de tout mon

cœur je veux offrir vos souffrances à Marie, afin que, ce don passant par ces mains si pures, Jésus les joigne aux siennes, et de ce fait vous voyez l'importance de tout cela.

Ma petite fille chérie, merci pour ce bouquet spirituel, c'est ce que vous pouviez m'offrir de plus précieux, merci.

Je vous prends dans mes bras et je vous embrasse bien tendrement.

ÈVE LAVALLIÈRE.

Hôtel des Bains, Savary (Var).

Chère Madame et amie,

J'ai reçu votre lettre hier au soir, et je viens vous dire de suite ma peine de savoir Élisabeth aussi souffrante. Ah! si nous ne savions pas que la souffrance est une caresse de Jésus, comme nous l'exécrerions!..... Si seulement j'avais pu trouver une petite maison par ici, comme avec bonheur j'aurais demandé à Élisabeth et à vous, chère Madame, de venir nous y joindre pour former un groupe d'âmes qui veulent monter, monter vers Lui! Mais je vais partir, car la vie d'hôtel est *impossible*, c'est la souffrance d'une qualité affolante, car les scrupules arrivent en foule; alors on ne sait plus où on en est, et tout peut se supporter, mais pas cela, oh non, pas cela. — J'ai voulu voir le Curé ici pour me confesser : *il n'est pas venu*, il a à faire! et moi, avec cette grippe, je ne puis plus sortir le matin, plus de messe, plus d'Eucharistie, plus de sacrement de pénitence, plus de nourriture en un mot, plus de force, et je souffre.

Le climat ici est traître, mou et si vite froid au coucher du soleil, cela ne m'a pas réussi du tout comme santé, car je ne mange plus du tout, j'ai un dégoût profond de tout.

Lorsque je pense qu'il y a de par le monde des cou-

vents où sont abritées tant d'âmes, ne s'occupant uniquement que de Dieu, ne vivant que pour Lui, et lorsque je compare ma vie, ma vie passée, horreur! ma vie présente à l'hôtel, si nulle, si plate, si... rien, je me dis que je n'ai sûrement que ce que je mérite, car le couvent, c'est déjà le Paradis!...

Non, nulle part on n'est bien sur la terre, nulle part on n'est heureux, et cela Jésus se plaît à nous le montrer, afin de nous faire désirer toujours davantage ce bonheur, cette félicité pour lesquels Il nous a créés, et surtout pour *Lui*.

Quelle que soit notre route ici-bas, bonne ou mauvaise, elle finira, cela c'est certain; alors! un peu de patience, disons-nous-le bien mutuellement, patience! souffrance, résignation, tout cela il nous faut l'acquérir coûte que coûte. Nos maux seraient les mêmes, mais combien plus douloureux sans cela!

Dites bien à Élisabeth que j'ai toujours pensé en la voyant dès la première fois qu'elle serait privilégiée, oui, c'est mon sentiment. Que son cœur chante le *Magnificat*, et qu'elle s'abandonne en tout pour tout, je voudrais bien être à sa place, quoique la mienne ne soit pas mauvaise. Prions. Aimons.

Et ma petite Lucienne? J'ai pleuré, hier, en pensant à elle, pauvre enfant!

Je vous embrasse toutes deux bien tendrement.

ÈVE.

A propos, je n'ai pas reçu toutes les lettres dont vous me parlez, bien loin de là!...

Chère Madame et amie,

Non, je ne vous oublie pas, ni ma chère Élisabeth; comment cela pourrait-il se faire à présent? puisque, comme vous me le dites, c'est Jésus qui nous a réunies. Non, de loin c'est tout pareil, c'est peut-être plus intense, car il y a le regret de cet éloignement.

J'ai couru toute la Côte d'Azur pour y trouver un gîte retiré au soleil, puisque le docteur l'exige, mais j'y ai laissé mes dernières forces et je n'ai rien trouvé. De guerre lasse, je vais aller échouer probablement dans un faubourg de Marseille, à Saint-Julien; ça n'est pas le rêve, oh non, c'est lugubre et l'église est assez éloignée, mais à l'impossible!..... Je suis dans un état physique très mauvais, on peut craindre une alerte d'un moment à l'autre, et je suis seule! Monseigneur vogue vers le Soudan. Enfin j'aurai Jésus qui pourvoira à tout; je l'espère, je compte sur Lui pour tout, puisqu'Il me met dans cette situation de manquer de tout pour n'avoir que Lui.

Je serai ravie d'avoir le petit chapeau d'Élise, ce sera un souvenir d'elle et je le porterai avec amour.

Dès que je serai installée, je vous le ferai savoir, en tout cas elle peut l'envoyer, 123, boulevard Longchamps, au nom de Sœur Suzanna : il me parviendra, et si Jean me photographie avec, je vous l'enverrai afin que vous jugiez et de ma mine et du chapeau. J'ai beaucoup changé, cela est tout naturel, et cela va aller en augmentant, c'est logique.

Quelle pauvre chose que cette loque humaine! et on se fait tant de soucis pour elle! vraiment à voir ce qu'elle est, ce qu'elle vaut et qu'elle est cause de tous nos péchés, nous devrions la haïr : je comprends les saints qui la châtiaient! mais je n'en suis pas là, ô mon Dieu, combien éloignée!... C'est triste à constater, que l'on sait où est le mal, qui le cause, et que malgré cela on soigne, on chérit, on dorlote cette misérable loque cause de tout!...

Si je ne pensais pas *tout le temps* à la miséricorde de Dieu, je tomberais dans des découragements terribles; car la lutte est dure, âpre, la croix lourde, *c'est le moment du travail.*

Priez pour moi, j'ai besoin de prières comme de l'air que je respire, car je suis si faible et si lâche; parfois cette tête noire que vous connaissez avec ses cheveux

courts se rebiffe comme une sauvage, j'ai des moments *très durs;* oui, il faut prier pour moi; le démon, dont j'étais la proie, fait et fera de plus en plus un travail, une pression qui sont très durs à soutenir, surtout que parfois Jésus Lui-même fait le sourd, alors je me sens seule, désemparée;..... mais son action est si puissante en moi qu'Il me fait faire des retours subits, dont je reviens à moitié morte par l'épreuve et la lutte. Ma santé se ressent de tout cela, mais qu'importe! cela vraiment ne compte pas pour moi, c'est l'indifférence absolue. Voilà où j'en suis, ça n'est guère brillant, comme vous voyez.

Je vous embrasse avec Élisabeth de toute ma profonde tendresse en Jésus.

ÈVE.

Toujours même adresse.

Lily, Marie, Renée chéries,

J'apporte du nouveau, du grand nouveau!... *Magnificat!...*

D'abord merci, oh! merci de tout cœur au « Padre » pour les images et... ce qu'il a écrit; ah! il ne savait pas si bien dire en écrivant sur la mienne — « Soyez forte jusqu'à la mort! » — oui, dites-lui bien toute notre reconnaissance pour ce délicieux envoi, et combien il nous est précieux. — Chère Marie, merci pour votre si affectueuse lettre. Ah! ma chère petite sœur en Jésus, moi aussi je vous aime et de tout mon cœur, et vous aussi Lily, et vous petite Renée. Jésus permet cette tendre affection, Il sait que nous nous aimons en Lui, donc nous ne nous aimerons jamais trop, jamais assez, n'est-ce pas, Loulette?

Et maintenant que mon cœur se sent appuyé, soutenu par les vôtres, laissez-moi vous dire la merveilleuse nouvelle.

Je suis très malade, *condamnée*; j'ai une lésion aux reins, je peux durer quelque temps à force de soins, de repos, de calme, etc., etc..., mais au moindre *petit* choc, petite grippe... fini.

Sur le moment, lorsque... (c'était avant-hier au soir) lorsque le docteur s'est vu obligé de me dire cela, après une analyse complète et des plus sérieuses, sur le moment l'angoisse m'a étranglée, mais maintenant je comprends tout ce qu'il y a de bon, de beau dans ce don de mon Jésus, et c'est avec calme, confiance, amour et reconnaissance que j'accepte ce décret.

Le coup a été dur, je m'y attendais si peu ! certes je pensais qu'on allait trouver un peu d'albumine et en effet j'en ai près de deux grammes, mais ça? non, je ne le pensais pas; je faisais des projets, des rêves merveilleux, Monseigneur était là comme un grand magicien pour les faire réaliser ces rêves, et Jésus a parlé. Mère Adéodat attend une réponse pour nous envoyer dans une retraite, pour un mois ou deux, et puis si je le peux !... Monseigneur voudrait me faire venir à Carthage en Afrique, mais le docteur branle la tête. Enfin Jésus parlera d'ici là et peut-être un langage qui coupera court à tout. Voilà. Priez bien pour votre pauvre amie, priez pour lorsque l'angoisse m'étreindra, lorsque la nature se révoltera, lorsque la patience s'enfuiera, lorsque tout le mauvais qui est en moi se livrera à des excès, priez pour que Jésus garde et soutienne la pauvre misérable créature. J'ai tellement peur de *moi*, de ma lâcheté !

Je vous réunis dans un baiser bien tendre et si pur ! Votre

ÈVE.

Lily, Renée, merci pour vos si aimables lettres, comme c'est bon de se sentir aimée par vous! Dites à votre chère maman que je l'embrasse de tout mon cœur, et à celui que je considère comme un saint, que je garde sur mon front la petite croix qu'il y a tracée par la pensée. Je la garde comme une relique.

Ma chère petite fille,

Je suis honteuse, confuse, d'être restée si longtemps sans vous écrire, et d'autant plus que chaque jour je disais : Je vais écrire à Pau à ma sœur Germaine et à ma petite Lucienne, — et je remettais au lendemain, ce qui est très mal et ce dont je m'accuse et vous demande pardon. L'air de la mer venant brusquement après l'air des montagnes m'a beaucoup « tapée », il faut quelques jours encore pour que je m'y fasse sans fatigue. Mais ma pensée est là-bas à l'hôpital, et malgré la beauté, la splendeur de la mer, malgré tout l'agrément de cette nouvelle existence, oh ! comme je volerais sans tourner la tête vers ce cher endroit où j'ai laissé une partie de mon cœur, où j'ai appris du divin Maître cette leçon sublime de la résignation dans la souffrance, et surtout l'amour du prochain ! Ma petite Lucienne, rien n'existe, rien n'est, hormis Dieu ! Cela, je le sens partout, en tout mon être, cela parle à tous mes sens. La mer si belle, c'est Dieu, et le petit brin d'herbe qui pousse au bord de la route, c'est Dieu aussi. La souffrance, c'est l'acheminement vers Lui, et tout ce qui n'est pas cet acheminement est du temps perdu. De tout mon cœur je m'abandonne à Dieu, et s'Il veut ma vie, de tout mon cœur et avec une joie infinie je la lui donne. Ici je me prépare pour l'immolation, je prends des forces pour les perdre à son service, et s'Il voulait me donner votre place et que vous preniez la mienne ici, c'est avec un *réel* bonheur que je troquerais pour Lui. Chaque jour je prie pour vous, pour que vous l'aimiez, Lui ! Lui ! et la sainte Vierge Marie.

. . . . . .

Et pour vous, ma chérie, votre petite maman vous prend bien tendrement dans ses bras et vous embrasse de tout son cœur

ÈVE LAVALLIÈRE.

Hôtel des Falaises, Guéthary (Basses-Pyrénées).

J'aurais dû vous écrire depuis longtemps, chère Madame, et si je ne l'ai pas fait, ne croyez pas que ce soit par négligence. Non, je n'ai pas oublié, non plus, nos bonnes conversations, comment l'aurais-je pu, Jésus en faisant tous les frais ? mais je suis malade, faible, déprimée par la chaleur intolérable à laquelle je ne suis pas habituée; tout cela fait de moi un être languide, qui pense, pense sans cesse, qui écrit, qui se souvient, qui aime, mais qui ne met rien en pratique; voyez, j'écris en bafouillant sans cesse.

Je suis soumise à un régime très débilitant : des légumes cuits à l'eau sans sel, et de l'eau comme boisson; tout cela est mon excuse, mais, je vous le répète, mon cœur n'oublie pas, n'oublie rien, il semble se fortifier au contraire, et ce que la matière perd, l'âme le gagne. Vous êtes très bonne pour ma petite Lucienne, je vous suis très reconnaissante.

Nous partons lundi, enfin!... Marseille est si bruyant! Nous allons dans le calme, j'espère me remettre un peu là-bas, je vous écrirai dès que cela ira mieux. Guéthary!!... ce nom évoque en moi des souvenirs si doux, si profonds! ah! que ne puis-je les revivre!

Mère Adéodat a dû partir subitement. La vie religieuse est ainsi faite, ici aujourd'hui, là-bas demain! Nous sommes très seules! Il y a Sœur Suzanna qui s'occupe de nous, mais... j'étais attachée à Sœur Adéodat, elle était exquise, enfin!

Jésus, Jésus jaloux, éloigne systématiquement toutes les affections dès qu'elles commencent à creuser, Il veut tout pour Lui, et avec quel amour, quel bonheur on Lui donne tout, tout, tout... La vie! donner sa vie, ce n'est rien; donner toutes ses petites peines, déceptions, entraves, etc..., cela compte, cela fait mal, cela est difficile, et c'est *cela* surtout qu'Il veut. C'est *cela* notre croix, elle est proportionnée à nos épaules, à notre force, parfois Il l'a fait lourde, et il semble qu'elle nous écrase, tant les coups sont précipités, sans reprendre haleine; mais lors-

que l'on croit que tout est fini, Il arrive et tout recommence, et ce sont des fleurs, du soleil, des parfums; fugitifs certes, mais on reprend des forces pour les épines. Ainsi ma vie en ce moment, *écrasement, fleurs.*

Nous nous reverrons, je le sens. Du reste j'ai écrit à Monseigneur à ce sujet, je lui ai écrit une lettre sur Guéthary et sur Béthanie à Guéthary, on verra sa réponse. Mais sa réponse, c'est Jésus qui la fera, c'est Jésus qui prend nos billets, qui décide où nous logerons, qui organise tout; le pacte est solennel entre Lui et sa misérable servante, ma vie lui appartient doublement puisqu'Il m'a permis de la lui donner alors qu'Il pouvait la prendre en Maître. Je suis un être qui lui appartient beaucoup plus qu'avant, et je suis inondée d'un bonheur inexprimable.

Je vous embrasse comme là-bas et aussi avec mon nouveau cœur.

ÈVE.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

La Rénovation

Esquisse d'un programme d'éducation religieuse

Une personne admise à l'audience du Saint-Père résumait ainsi l'entretien : « Le Pape n'approuve pas l'opposition que l'on met entre la première communion réelle et la première communion solennelle. Il n'y a qu'une première communion, et c'est celle-là qui doit être solennelle. Que l'on garde pour plus tard une solennelle Rénovation des vœux du Baptême... cérémonie qui sera bien placée au passage de l'enfance à l'adolescence (1). »

De quand ces paroles sont-elles datées ? Est-ce Pie XI qui les prononça ?...

C'est Pie X, et elles sont de 1911.

Où en sommes-nous ?

Le peuple le plus spirituel de la terre, qui est aussi, prétend-on, le plus léger, pèse parfois terriblement lourd aux bras de ses guides. Qu'il est long à modifier ses habitudes, même s'il ne discute pas les principes ! Presque partout il oppose encore *Première* Communion privée et *Première* Communion solennelle; il n'a point de fête de Rénovation, sinon dans quelques maisons d'éducation et quelques rares paroisses; il maintient ses vieux usages et ses façons de parler. Et les enfants, qui ont besoin de notions claires et bien séparées, sont perdus dans l'incohérence.

Une maman se plaignait ainsi des tentatives faites pour obéir à Pie X : « Je ne comprends pas pourquoi l'on fait maintenant communier les enfants avant leur Première

(1) Cité par le P. Michel (*Hostia*, juin 1920).

Communion »; et un petit garçon donnait en ces termes à une personne amie des nouvelles de son âme : « J'ai encore un an de catéchisme; je ferai ma fausse Première Communion à Noël, et ma vraie à l'Ascension. »

« Faire communier les enfants avant la Première Communion », c'est obéir au Pape, mais c'est aussi déflorer l'intérêt de « la vraie » Première Communion (celle de 11 ans). Le bon peuple tient avant tout à sa cérémonie, sa belle cérémonie en blanc, cierges et musique, où toute la famille en grande toilette se rend témoin de l'honneur fait par l'Église à ses fils et ses filles.

« Esprit de tradition »...; esprit de devoir aussi : il convient d'envoyer les enfants, un temps, à l'école du curé; après, il seront « débarrassés ». Le curé leur signera un satisfecit; puis, départ en fanfare. Les consciences seront satisfaites. A peu de frais. Mais ce *peu* est plus que *rien* !...

Peut-être. Il vaut mieux communier une fois que jamais. Mais il n'est pas sûr qu'il vaille mieux avoir reçu une hostie à 11 ans contre un examen de catéchisme, que d'en avoir reçu dix, à 7 ou 8 ans, gratuitement.

On commence à se fatiguer de l'équivoque. On cherche à établir une situation claire. Lentement, mais sûrement, les paroisses vivantes ont frayé la voie; et il devient plus facile d'obéir.

L'heure est venue de profiter des expériences faites et de dégager la formule viable, indiquée déjà avec une lumineuse clarté dans les instructions de Pie X : « Il n'y a qu'une *Première* Communion, a-t-il dit, et c'est celle-là qui doit être solennelle. » Puis, parlant de la Rénovation : « On l'entourera d'une pompe exceptionnelle, on la préparera avec soin, pour en faire comprendre la portée. »

Qu'on remarque en passant la nuance indiquée par les termes : « solennelle », employé à propos de la Première Communion, « pompe exceptionnelle », employée à propos de la Rénovation; mais avant de commenter ces expressions, nous nous arrêterons sur une autre, extrêmement énergique, que nous trouvons dans le même texte : Pie X affirme qu'il « *biffe impitoyablement*, partout où il la trouve, l'expression Première Communion privée opposée à Première Communion solennelle ».

Biffons-la à son exemple : *il n'y a qu'une Première Com-*

munion. Chaque fois que nous jugerons bon de solenniser une communion, ce ne sera pas parce que communion, — la première exceptée, — mais parce que clôture de retraite, ou de pèlerinage, ou célébration d'une grande fête, ou sanctification d'un engagement pris. La rénovation des promesses du Baptême justifie amplement une communion solennelle, mais la cérémonie dans son ensemble s'appelle « Rénovation », et non « Communion solennelle ». Telle est la première révolution à opérer : une grande révolution, une révolution de *mots* !

Nous imprimerons, nous afficherons, nous annoncerons : Rénovation Solennelle des Vœux du Baptême. Nous dirons, dans le langage courant : Rénovation, et nous écrirons, quand nous serons pressés : *R. S. P. B.*, ce qui a un petit cachet tout moderne et assez sympathique. Jamais plus nous ne dirons « Première Communion Solennelle ». Nous laissons dire le public, s'il y tient. Il n'y tiendra pas longtemps. Que lui importe le mot, s'il a la chose, c'est-à-dire la grande cérémonie, destinée à marquer aux yeux de tous que l'enfant, fidèle, par la volonté de ses parents, aux traditions chrétiennes de sa race, a été baptisé, confessé, communié, qu'il sera marié devant le bon Dieu et enterré sous le signe de la croix ? Faire « sa Communion », dans la langue populaire, cela indique confusément tout autre chose, à la fois moins et plus, que la réception de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Ce n'est pas poser le premier acte d'une longue série d'actes pareils, c'est accomplir un geste unique, exceptionnel.

Et comme à cela le mot *Rénovation* correspond mieux que celui de *Communion*, le langage populaire ne tardera pas à le préférer, s'il y est entraîné par l'exemple unanime des catéchistes; de ce mot-là, il ne pourra enlever l'idée d'engagement, de persévérance, dont il a découronné l'autre.

Alors, tel serait le programme : Initiation religieuse élémentaire, Première Communion précoce, entraînement à la vie sacramentelle, quatre années d'enseignement religieux méthodique — de 9 à 13 ans, — réception du sacrement de Confirmation, Rénovation solennelle des Vœux du Baptême... et vie chrétienne jusqu'à la mort.

Indiquons les lignes générales de ce vaste programme.

Une œuvre de la Communion précoce, œuvre de grande envergure et d'urgente nécessité, mobilisera dans un avenir prochain, il faut l'espérer, toutes les femmes et jeunes filles de bonne volonté, pour aider le clergé débordé : dépistage de tous les petits enfants en âge de communier; évangélisation familière; organisation d'une fête paroissiale à la fois solennelle et intime. Dans les quartiers ouvriers, il s'agirait de constituer beaucoup de petits groupes, pour lesquels suffirait le moindre local prêté de bonne amitié. Les parents abandonnent facilement les petits à qui leur apparaît sous les espèces d'une maternelle, souriante et sûre gardienne. Ils retiendront peut-être les aînés, guère les cadets qui rendent moins de services qu'ils n'en exigent, et que l'école ne charge pas de devoirs et de leçons. Si l'enfant désire aller avec la dame catéchiste, la partie est gagnée, du côté des parents; s'il désire y retourner, la partie est gagnée, du côté de Jésus-Eucharistie; si le programme, la méthode, les « attractions » de ces petits catéchismes sont bien compris, la partie est gagnée, du côté du recrutement des missionnaires; cela est à l'étude.

École de pédagogie nouvelle, jardin d'enfants du petit Jésus, qu'il y fera bon venir y réchauffer son âme ! s'occuper ensemble, les grandes sœurs et les petits innocents, à mille jolies choses, qui nous tiendront l'esprit fixé sur le Maître aimé ! Un jour, une question jaillit : « Est-ce qu'on ne pourrait pas communier, nous ? » Un sourire répond oui; on s'entendra avec M. le Curé, on vous préparera une belle fête, mes petits anges, le jour de Noël ou un clair dimanche de printemps. « Est-ce que maman voudra ? — Nous irons ensemble le lui demander. — Mais on n'a pas d'habits ? — Nous y pourvoirons, vos mamans et nous. » Tous les ans, à la Fête-Dieu, on parvient si facilement à organiser de jolis cortèges d'enfants, robes blanches et couronnes de fleurs pour les petites filles, petits costumes frais pour les garçonnets ! Vos familles aussi feront toilette, comme elles pourront, pour vous accompagner; car c'est au milieu d'elles que vous suivrez votre messe de Première Communion. Et c'est sous la conduite d'un papa, d'une maman, d'une grande sœur, que vous vous avancerez vers la sainte Table. « Moi je n'ai personne ! » Toi, pauvre déshérité, tu m'auras, car je t'adopte pour ce jour; ne t'ai-je pas enfanté à la vie spirituelle ?

L'Église se revêt de fleurs, brille de tous ses cierges, et la musique est exquise. Je ne sais pas si c'est moins beau que l'ancienne Première Communion de 11 ans, mais les yeux des grandes personnes sont mouillés, et les cœurs des petits enfants sont dilatés de tendresse et de joie. Cher petit Jésus, quel paradis de vous connaître, dès que l'on peut, dès que l'on sait !

Le soir, l'église réunit les petits enfants pour la récitation du chapelet, pour une courte allocution; et surtout pour une distribution de souvenirs portant la date du jour, car il ne faut pas compter qu'ils la retiendront d'eux-mêmes, et pourtant il faut qu'ils la sachent, qu'ils puissent plus tard la retrouver; le curé devrait même en tenir registre. Je voudrais une médaille d'argent, que chacun paierait, les uns à son prix, les autres moins, pour ne pas trop grever le budget de la paroisse, et puis parce qu'on conserve avec plus de soin ce qu'on a payé de ses deniers.

*
* *

Est-ce fini ? Non, cela commence. Jusqu'au jour de la Rénovation, les enfants sont conviés à l'église, pour la messe et pour un catéchisme toujours court. Ils communient souvent. Ils apprennent à bien suivre, à goûter la liturgie; ils chantent des cantiques; surtout, ils ne s'ennuient pas. L'éducation par l'effort coûte que coûte, par l'effort même ennuyeux,..... certains la préfèrent à l'éducation par la joie pour former des caractères; et peut-être n'ont-ils pas toujours tort; mais des catéchistes n'ont pas à choisir, sinon entre être et ne pas être.

A 7, 8 ans, on nous écoute avec plaisir pendant cinq minutes. C'est le temps de dire bien des choses, pour qui sait choisir ses mots. Plus tard, l'attention pourra se tendre plus longtemps; on écoutera volontiers un vrai catéchisme, mais bref encore; et cette division pourrait être proposée : une entrée en matière, appel aux sentiments de piété, trois minutes; un exposé doctrinal, cinq minutes; un résumé de l'exposé, vingt mots, vingt secondes; un silence, et les enfants apprennent une question. Et puis, détente; on explique, on rappelle, on raconte. Encore un appel des cœurs... prière... c'est fini. On en est tout étonné; déjà ?...

et non : enfin ! On reviendra; la mauvaise volonté des parents n'en retiendra pas beaucoup à la maison.

Certains prêtres ne font jamais réciter à la séance de catéchisme, n'encouragent guère les interruptions, les questions; il y a pour cela des dames catéchistes, ou eux-mêmes, mais quand les enfants sont en petits groupes, vite libérés.

Un catéchisme ainsi compris peut s'adresser à une église pleine d'enfants : ils sont sages comme à la Passion du Vendredi-Saint. Et sans doute vaudrait-il mieux limiter le nombre; mais le peut-on ? y a-t-il assez de prêtres, assez de messes, assez d'églises ? Ce ne serait pas un mauvais expédient que de réunir toute la population scolaire d'une paroisse — 6 ou 7 ans jusqu'à 13 — pour la messe du dimanche et du jeudi. Les petits n'écoutent, après la messe, que l'allocution de cinq minutes : rappel, en des termes frappants, d'une vérité élémentaire de la Religion, exhortation — aimable — à la sagesse. Les moyens — de 9 à 11 ans — restent une demi-heure de plus; les grands, — de 11 à 13 ans — qui se préparent à la Rénovation, doivent une seconde demi-heure après celle-là; ils repassent, ils récitent. On peut prévoir une cantine pour les communiants, un trajet de l'église à la salle de catéchisme, après la messe, qui servirait de détente, toutes sortes de petites industries pour obtenir une fréquentation exacte et qui ne fatigue pas.

Des catéchismes admirablement faits — à parler dans l'absolu — durent aujourd'hui une heure et demie, quelquefois deux; on met les bouchées doubles, mauvaise méthode; l'on sera sans doute bientôt obligé de changer ce régime intensif de deux années de catéchisme pour un régime extensif de six ou sept années, si nous voulons assurer, je ne dis pas un minimum de connaissances, mais un minimum d'habitudes et de pensée chrétiennes.

La loi scolaire laisse au clergé, pour assurer cette formation, le dimanche et le jeudi; a-t-elle distingué entre les écoliers suivant les âges ? tous sont donc à leurs prêtres ce jour-là, si on le veut. Et il faut le vouloir. Il y a seulement vingt ans, les parents travaillaient dans le même sens que le prêtre. Mais ces parents-là sont grands-parents à présent, et dans leur fauteuil au coin du feu. Les parents d'aujourd'hui, anciens élèves d'école laïque, ont oublié leur prière :

comment l'enseigneraient-ils ? leurs enfants vont être plus laïques qu'eux. A moins que, parallèlement à l'école neutre, le clergé use de ses droits, fasse école, lui aussi. A vous l'histoire, la grammaire, les chiffres; à moi l'Évangile. Chacun notre métier, loyalement et sans dispute. Une heure ou deux par semaine, ce n'est guère... je m'en contenterai. Mais deux ans dans une vie, c'est encore moins, c'est presque rien, je ne peux plus m'en contenter.

École religieuse, parallèle à l'école laïque, et d'aussi longue durée, c'est hardi, dites-vous ?

Hélas ! les gens hardis sont toujours à gauche. Ce sont eux qui réclament la prolongation scolaire, et qui l'obtiendront. Quant à l'obligation scolaire elle-même, ce sont eux déjà, les gens de gauche, qui l'ont mise dans la loi. Ce n'est pas souvent les conservateurs, les gens d'ordre, les bons chrétiens qui prennent l'initiative de ces choses-là ! Quand un mal est fait, ils soupirent : « Hélas ! » Quand une chose bonne en soi est obtenue par d'autres que par eux, ils disent aussi : « Hélas ! » parce qu'ils prévoient bien — ils ne sont pas sans esprit — qu'en mauvaises mains les choses bonnes elles-mêmes tournent mal. Ils disent : « hélas ! » et ils s'efforcent de limiter les dégâts. Esprit de défensive.

Hommes de foi... si nous le sommes..., ne prendrons-nous pas l'offensive un jour ? *On* parle d'obligation scolaire prolongée ? qui, *on* ? Eh bien, ce sera *nous*, peuple chrétien, nous tous les ouvriers du règne de Dieu. Nous ne sommes pas maîtres de l'école laïque publique, nos pasteurs sont maîtres de l'école religieuse; cette nouvelle loi est promulguée que, dorénavant, le catéchisme est obligatoire jusqu'à treize ans, et nous nous réservons de prolonger, nous aussi, cette obligation, quand les mœurs auront encore fait un pas en avant. Aucun moyen de pression extérieure; ni amende, ni prison; nous n'avons que notre propre foi conquérante, et la bonne foi de ceux, même incroyants, à qui nous demandons : « Voulez-vous, oui ou non, une éducation chrétienne ? Pas d'éducation chrétienne, pas de rénovation solennelle. A prendre ou à laisser. » Ce langage est dans l'ordre. Ce n'est pas dans l'ordre que l'ultimatum soit posé, comme il arrive si souvent à l'heure actuelle, par le laïque au pasteur : « Voulez-vous, oui ou non, que je laisse faire à mon fils sa communion ? Alors, une année de catéchisme seulement. A prendre ou à laisser. »

Avec l'obéissance au décret *Quam singulari*, il ne s'agit plus de priver un chrétien, peut-être pour toujours, de la vie sacramentelle; seulement de l'autoriser ou non à prononcer solennellement une formule d'engagement qui le pose, devant la société et devant sa famille, comme un disciple instruit et capable de la sainte Église. Il n'est pas instruit ? tant pis, il est exclu, non de l'Église, mais de la solennité.

Cependant cette même Église, non débonnaire mais bonne, maternelle, pitoyable, ne demandera jamais l'impossible, même ce qui semble tel aux paresseux. Avec bienveillance elle écoutera, sans trop peser la part de mauvaise foi ou de mauvaise volonté, l'objection courante : « on n'a pas le temps ! »

Aux parents elle prouvera que la répartition de l'enseignement religieux sur plusieurs années, loin de charger les enfants, les décharge.

Aux enfants, elle présentera le premier effort à consentir lorsqu'il coûte le moins; ils commencent à aller à l'école, du même pas ils vont, entre temps, à l'église; l'habitude est prise, la messe et les sacrements insérés dans l'emploi du temps normal; il n'y a pas de leçons à apprendre en rentrant chez soi; l'enseignement religieux, mieux assimilé, parce qu'il s'adapte d'année en année au développement de l'esprit, intéresse au lieu de rebuter. Le cœur se met de la partie. Et l'on désire, comme des récompenses, les histoires, les projections, les films qui gravent vite et bien les souvenirs dans la mémoire. Car nous usons, cela va sans dire, de tous les secours que la science met à la portée des éducateurs; quant au manque d'argent, ceux-là seuls auront le droit de s'en plaindre qui auront d'abord pris la peine d'étudier la pédagogie, ce qui est la première chose à faire et ne coûte rien. Méthode de présentation, méthode d'illustration, méthode de contrôle des acquisitions : économie de temps et d'ennui.

* *

C'est pendant cette longue période d'écolage religieux que se place la Confirmation. Certains pensent que ce serait en diminuer la portée, et même en dénaturer le sens, que d'en faire l'objet de la solennité placée entre l'enfance et la

jeunesse. Celle-ci doit avoir pour centre l'adolescent lui-même; c'est l'adolescent qu'on entoure de pompe, son imagination qu'on veut frapper; il faut qu'il prenne au sérieux sa démarche. Or, quand l'évêque vient confirmer, l'adolescent n'est pas centre. C'est le Saint-Esprit. C'est l'évêque peut-être. Pour qui le splendide apparat ? Pour le Saint-Esprit... Pour l'évêque peut-être. On fait honneur à Dieu et à son ministre; ce jour-là, l'enfant, bénéficiaire et non acteur, est réceptif et non actif. Argument d'ordre surtout psychologique.

Un autre argument est d'ordre doctrinal et liturgique. Le vrai sens de la Confirmation, c'est celui-ci : « Sacrement qui complète le Baptême. » Il se doit donc conférer aux enfants jeunes encore. Et, à lui tout seul, certes, il mérite une solennité. Ici aucune difficulté pratique : le jour qui convient à l'évêque est celui qui peut convenir à un grand nombre d'enfants de la paroisse, parmi ceux qui ne sont pas encore arrivés à l'âge de la Rénovation.

Une autre opinion demande que la réception de la Confirmation soit jointe à l'acte de Rénovation, placé le plus tard possible : le Sacrement à caractère unique conféré à ceux qui vont livrer leurs premiers durs combats. Mais alors, avec quel soin faudrait-il poursuivre la préparation de la double cérémonie ! Et peut-être dans bien des paroisses les difficultés pratiques resteraient insurmontables.

* * *

L'âge de la Rénovation... oserait-on invoquer ici des raisons d'ordre physio-psychologiques, que l'étude des mœurs des différents peuples vient renforcer ? « De tout temps, a-t-on remarqué (1), sauf peut-être dans les civilisations contemporaines, les divers groupes sociaux semblent avoir eu le sentiment de l'importance exceptionnelle » de l'entrée dans l'adolescence. Cette époque de la vie où l'enfant s'achemine, par une transformation totale et rapide, vers l'état d'homme, on la souligne par des rites et des symboles qui revêtent le plus souvent un caractère religieux. Les civilisations primitives insistent sur les épreuves d'endu-

(1) P. Mendousse, *L'âme de l'adolescent.*

rance physique; d'autres, plus évoluées, imposent une séquestration pendant laquelle l'adolescent est instruit des règles morales, des coutumes et des légendes de son peuple; d'autres enfin placent à cette époque de la vie l'admission solennelle, après un examen du développement physique, moral, intellectuel, parmi les citoyens et les guerriers. Dans la « Confirmation » israélite, « le père, imposant les mains à son fils adolescent, lui transfère, avec la responsabilité de ses actes, la mission religieuse de contribuer à la réalisation de l'idéal proclamé par les prophètes hébreux ». Plus près de nous, les protestants placent à 14, 15 ou 16 ans leur cérémonie de « première communion », qui a un sens analogue.

Il n'est pas admissible que chez les seuls catholiques la cérémonie qui comporte une démarche personnelle et un grave engagement soit placée en pleine enfance presque irresponsable. Ce n'est pas l'Église qui a organisé cela; l'Église est trop psychologue, trop bonne éducatrice; c'est l'usage des foules paresseuses. Elles ont reculé l'âge de la communion, avancé celui de l'engagement personnel; à onze ans, au prix d'une seule cérémonie, enfants et familles sont quittes. L'Église a remis à sa date la communion, remettons l'engagement à la sienne, suivant la volonté de Pie X, et sans attendre qu'on nous en fasse une obligation stricte. Nous ne ferons ainsi que suivre les indications de la nature, comme les ont suivies de tout temps les institutions sociales, pour conjurer la crise de l'adolescence au moment qu'elle se produit, en dirigeant vers un idéal de lutte, de fidélité au « moi » supérieur, les impulsions imprécises et puissantes qui, à cette époque de la vie, réclament leur mot d'ordre.

Quelques semaines avant la date fixée pour cette solennité a lieu l'examen, solennel et public. Il y a des échecs. Les paresseux et les arriérés sont ajournés. Tous les paroissiens zélés s'attachent à quelqu'un de ces candidats malheureux, qui en huit ou quinze jours se rendent aptes à reparaître devant le jury. Il sont maintenant aussi instruits qu'on peut l'exiger d'eux et, nous voulons l'espérer, tous sont reçus.

Alors on s'applique aux préparatifs du grand jour.

*
* *

Pompe exceptionnelle, dit le texte des instructions pontificales. Ici, rien à inaugurer. Une simple transposition de mots : Rénovation (1); et non plus : Première Communion. Une accentuation, si elle est possible, de l'éclat, de la majesté des cérémonies. Seulement, sous cette pompe semblable, une nouvelle orientation des pensées.

Le prédicateur de la retraite paraphrase, pendant trois jours, la formule : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours. » Il insiste sur la part personnelle que chacun doit prendre à l'œuvre de son salut; il oppose les espérances chrétiennes, pour cette vie et pour l'autre, au plat idéal matérialiste; il suggère des résolutions, non pas, comme jadis, à des enfants inexpérimentés, mais à des adolescents qui savent déjà qu'il faut beaucoup vouloir pour réussir un peu.

Chaque matin la messe; la communion pour tous ceux qui en comprennent le prix. Chaque après-midi, à l'heure de l'attention difficile, répétition de mouvements d'ensemble : entrée, sortie, procession, afin que, au jour dit, tout s'ordonne automatiquement. Le dernier soir, si possible, bénédiction des parents.

On est prêt. Depuis longtemps, les œuvres de la paroisse ont habillé les enfants pauvres : mousseline blanche pour les jeunes filles, uniforme pour les garçons; des rubans suspendront au cou ou attacheront au veston les médailles-souvenirs de la Première Communion; M. le Curé a transcrit, d'une belle écriture, sur les cachets de Rénovation, de précieux renseignements réunis à grand'peine :

Un tel ....
A été baptisé le .....
A fait sa Première Communion le .....
A été confirmé le .....
A renouvelé les promesses de son baptême le .....
Dans l'église de .....

(1) Dom Lefèbvre propose : « *Profession solennelle de la foi baptismale* », titre qui a pour lui l'avantage de tout expliciter, mais contre lui l'inconvénient d'être trop long et de ne guère comporter d'abréviation; « *Rénovation* » est déjà adopté et compris en maint endroit.

Dans le *Bulletin paroissial liturgique* (juillet et août 1928) les Pères Bénédictins de Lophem-les-Bruges proposent cette formule :

Le ..... 19..

M..... .....
a renouvelé par sa PROFESSION SOLENNELLE DE FOI *les engagements qu'il a pris en recevant les* SACREMENTS *:*
1° *du* BAPTÊME, *qui lui a été conféré*
le .....
dans l'église de .....
2° *de l'*EUCHARISTIE, *qui lui a été donnée pour la première fois le .....*
3° *de la* CONFIRMATION, *qu'il a reçue*
le .....
des mains de Mgr .....
dans l'église de .....

Signature du Curé :

Ce diplôme est orné d'une belle image et comporte, écrite en gros caractères, la formule de la Rénovation : « *Je renonce .....* » que le Rénovant signera le lendemain de la cérémonie.

Tout est prêt aussi dans les maisons. Les cadeaux traditionnels affluent, modestes ou fiers, avivant l'émotion : « il va se passer quelque chose qui compte »; les mamans s'affairent aux préparatifs de la réunion familiale : grand ménage, plats sucrés, table fleurie.....

Et voici que se lève le grand jour. Qu'on me permette une comparaison. Quand on a bien répété à un bambin : « 7 ans c'est l'âge de raison », le jour de ses 7 ans il se trouve changé dès le réveil. De savoir qu'il a l'âge dit de raison lui donne déjà un soupçon de raison. Il se regarde dans la glace, se mesure, tout étonné que la glace et le mètre n'accusent pas la transformation qu'il sent en lui. Magie ? non; accord ébauché entre une certaine conception du devoir, tel que les grandes personnes l'imposent aux petits, et la volonté qui désormais se tient pour personnellement responsable. Sans doute la transformation est ici illusoire. Ou plutôt caduque. Qu'est-ce qu'on verrait, si les grandes personnes prétendaient sérieusement compter sur la conscience encore si faible ! Mais si, de 7 ans, âge de raison, on plaisante, de 13 ans,

âge du début des grandes responsabilités morales, nul n'oserait sourire. Les lentes préparations psychologiques aboutissent à un progrès, soudainement visible quand l'imagination a été fortement retenue sur un de ses signes sensibles, quand surtout la volonté, conduite, avec la connivence de tout l'entourage, par l'imagination, a entrevu, puis dévisagé, puis jugé, puis décidé ce progrès; alors on quitte la main de ses guides et on part en disant : J'en fais mon affaire. C'est le moment solennel. Les guides en veulent éterniser le souvenir.

Et il y a aussi, dans le plus profond de l'âme, des souvenirs, mille souvenirs. O chers souvenirs de notre Première Communion, à nous les anciens, est-ce que vous n'êtes pas surtout des souvenirs de la pureté, de la lumière, de la blancheur de notre âme, qui enfin avait compris, aimé et voulu ? Le Jésus de l'Hostie a-t-il épuisé ce jour-là tous ses secrets ? n'a-t-il pas gardé les plus beaux pour d'autres communions que la première ? est-ce que cette fête de la Première Communion n'était pas déjà une fête de Rénovation ?

*
* *

Le messe de Communion sera solennelle, mais pas trop : il faut garder ses grands effets pour le soir. Cependant l'usage de l'entrée en procession peut être maintenu, et même servir de leçon pour cette grande portion du public qui n'a pas encore compris le sens de la cérémonie dont ses enfants sont les héros, si l'on imite ce curé d'une paroisse de la Haute-Marne (chanoine Marcel, Prauthoy). Il laisse les Rénovants arriver sur le parvis de l'église, puis se ranger en cortège; à l'heure dite, il descend de l'autel jusqu'au porche, suivi de tout son clergé (en l'espèce, une demi-douzaine d'enfants de chœur), et là, au milieu du plus profond silence, il entame un dialogue :

— *Que venez-vous faire, mes enfants ?*

Les rénovants, tous ensemble, répondent :

— *Nous venons faire profession solennelle de la foi catholique.*

— *Comment ferez-vous profession solennelle de la foi catholique ?*

— Nous ferons profession de la foi catholique :
En recevant tout à l'heure le corps adorable de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie;
En renouvelant ce soir les promesses qui ont été faites pour nous à notre baptême.
— A quoi cela vous engage-t-il ?
— Cela nous engage à vivre en disciples de Jésus-Christ.
— Qu'est-ce que vivre en disciple de Jésus-Christ ?
— Vivre en disciple de Jésus-Christ, c'est suivre Jésus comme un Maître, l'imiter, le servir, l'aimer et le faire aimer.
— Entrez donc, mes enfants, et qu'avec la miséricorde de Dieu et la protection de la Vierge Marie, cette journée soit pour vous une journée de grâce, le prélude d'une vie pure et le gage du bonheur de vos âmes.

Peut-être reprendra-t-on en main les Rénovants dans le courant de la matinée, si la messe se termine, comme il est souhaitable, vers 9 heures. Ces grands garçons et ces grandes filles sont certes d'âge à garder le recueillement toute la journée, mais quelquefois... quelquefois !... les familles peuvent le leur faire perdre.

Le soir, la procession d'entrée se déroule avec grand accompagnement d'orgue, tous jeux dehors, et de cierges. Le prédicateur expose avec éclat le but de la cérémonie; puis a lieu l'interrogation générale : le prêtre, s'adressant à tous les enfants, leur pose les questions auxquelles répondirent, quand ils étaient tout petits, leurs parrains et leurs marraines au jour de leur baptême.

— Mes enfants, croyez-vous en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre ? — J'y crois, répondent les Rénovants.

Et le dialogue se poursuit : « *Renoncez-vous à Satan ? .....* »; debout, tous ensemble, on affirme ses bonnes résolutions et l'on s'engage, devant les prêtres et l'assemblée des parents, à choisir le Christ pour son partage (1).

(1) Voir le Cérémonial du baptême.
Alors qu'il était évêque de Mantoue, Pie X avait composé un cérémonial auquel il tenait beaucoup, et que Dom Lefèbvre reproduit in-extenso dans le *Missel quotidien et vespéral*. Il débute par un dialogue entre le cérémoniaire et le célébrant, dialogue dont le sens géné-

La procession se reforme, se dirige vers les Fonts Baptismaux; deux par deux les Rénovants, posant la main sur les Évangiles, prononcent la formule du serment. Dans certains endroits, on s'inspire du petit Cérémonial grégorien; la formule du serment, réduite au répons : « *O Rédempteur, ô divin Roi, je vous donne ma foi* », est chantée par les deux enfants, la Schola égrenant les strophes de l'hymne pendant qu'un couple succède à l'autre.

La Consécration à la sainte Vierge a lieu ensuite, et un salut clôt la cérémonie. Le lendemain, après la messe d'action de grâces, défilé à la sacristie : il faut que chacun signe, avant de l'emporter, la formule du serment imprimée en gros caractères sous l'image du Cachet de Rénovation. Peut-être l'encadrera-t-il, car l'image est belle; en tout cas il l'accrochera en bonne place, n'oublions pas de le lui recommander. Et maintenant il n'y a plus qu'à continuer, ou organiser, ou réorganiser les œuvres de persévérance.....

*
* *

Tel est le programme. Bien des habitudes en seront bouleversées. Le but n'est-il cependant pas digne de l'effort ? Il y a deux catégories d'hommes, optimistes et pessimistes mêlés. Il y a ceux qui disent à tout ce qui est nouveau : « Ce n'est pas la peine », d'un ton gai, car tout est déjà pour le mieux, ou d'un ton triste, car rien ne réussit; et il y a ceux qui disent : « C'est la peine », d'un ton gai, car l'échec possible d'aujourd'hui se changera sûrement demain en réussite, ou d'un ton grave, car, quelque travail qu'on accomplisse, du mal toujours passe au travers du bien. En d'autres termes, il y a les paresseux et les zélés.

Réorganiser l'éducation religieuse en fonction des besoins de la société transformée, est-ce que *c'est la peine* ? le chrétien le plus fervent répondrait-il qu'il n'en *sent* pas la nécessité ? il sait bien qu'il n'est pas seul, que nul ne se sauve sans ses frères. A côté de lui, le chrétien distrait, tiède peut-être, attend qu'on l'aide, qu'on organise pour lui de nou-

ral est le même que celui du dialogue entre le célébrant et les enfants cité plus haut. Le dialogue de l'engagement proprement dit développe, de la part du célébrant, celui du Baptême.

veaux cadres. Et toi, pauvre frère qu'on n'ose plus appeler chrétien, l'aide qu'on t'offrirait, tu ne la désires pas, mais peut-être que tu ne la refuses pas tout à fait.

Si la paroisse, pour aider ceux-ci, fait le gros effort de rebâtir ses écoles de religion, que diront ceux-là, qui croient pouvoir se passer d'aide ? Diront-ils : « Ce n'est pas la peine » ? ce serait comme s'ils disaient : « Qu'on nous laisse tranquilles. » Chrétiens fervents ? Ah ! les chrétiens fervents ne demandent jamais qu'on les laisse tranquilles. Ils demandent, au contraire, que la réforme s'inaugure dans les établissements d'éducation, dont ils sont les clients : un collège, une école libre, sont tellement plus maîtres de leur action qu'une paroisse ! Et ils demandent aussi la transformation des paroisses, que leur zèle facilitera.

Comptez donc sur nous, ô nos Pasteurs; dérangez nos habitudes, imposez-nous des catéchismes, des fêtes, des œuvres d'assistance spirituelle auxquelles vous ne pouvez suffire : œuvre de la Communion précoce au service des enfants des travailleurs, cantine au service des petits communiants, répétitions de catéchisme aux retardés. Prêchez la nouvelle croisade; qui de nous refusera de s'enrôler ? A tous vous marquerez une tâche. Car ceux qui ne pourront rien faire *pour* s'engageront à ne rien faire *contre*. Ils vous laisseront convoquer les enfants, fixer les dates. Ils se convaincront de tendances rétrogrades et de lenteur d'esprit s'ils discutent encore la pédagogie de Pie X. Le grand argument : « De mon temps on ne faisait pas ainsi », perd du terrain; n'est-il pas de plus en plus évident que « de mon temps, du temps que j'étais jeune », on ne voyageait pas, on ne s'instruisait pas, on ne se récréait pas comme maintenant ? On ne comprenait pas non plus l'éducation religieuse comme *il faut* la comprendre maintenant. *Il faut* : question de vie ou de mort. Les élites sont exposées comme elles ne l'ont jamais été à la contagion du matérialisme philosophique et pratique; elles sont plus solidement trempées que leurs aînées ? soit... c'est à peine si elles le sont assez. Quant aux masses, elles baignent dans le poison. C'est un fait. La France, pays de mission; tous les vrais chrétiens, missionnaires.

Marie Fargues.

Le Congrès catholique du cinéma et de la radio

En 1928, le Comité Catholique du Cinéma, qui avait été fondé un an auparavant par M. le chanoine Reymond, organisait le premier Congrès Catholique du Cinéma. En 1929, se tenait le 2e Congrès, et l'une des séances de ce Congrès était consacrée à l'étude de la Radiophonie. Cette année, c'était un Congrès du Cinéma et de la Radio, et une séance était en outre consacrée à la question de la Presse.

Cette progression suffirait à montrer l'importance croissante du bon travail qui se fait sous l'impulsion de M. le chanoine Reymond, dans cette Centrale de Collaboration Catholique (C.C.C.) qui comprend maintenant le Comité catholique du Cinéma, en plein rendement, le Comité catholique de la Radio, dont l'organisation est achevée et qui commence à fonctionner, et les Comités catholiques de la Presse et du Théâtre, dont l'action est amorcée.

Voici des chiffres qui fixent à leur manière les étapes parcourues : en 1928 il y eut 150 congressistes, 300 en 1929, plus de 700 cette année (1).

(1) Donnons encore cette autre marque de l'importance du Congrès : les personnalités qui y prirent part; du côté catholique : S. Em. le cardinal Verdier, qui, n'ayant pu venir présider la séance d'ouverture et la messe, assista à l'une des séances d'études; S. Em. le cardinal Liénart, qui présida la séance de clôture, dont nous parlons plus loin; NN. SS. Fillon, évêque de Langres, Dubourg, évêque de Marseille, Feltin, évêque de Troyes, Mgr Guilmant, Mgr Boucher, Mgr Prunel, Mgr Cagnac, le Rme Dom Gabarra, abbé de Ste-Marie de Paris, qui dit la messe du Congrès, assisté de deux de ses moines, de très nombreux directeurs d'œuvres venus de tous les coins de la France et d'abord, celui de Paris, M. le chanoine Courbe; les chefs de grands mouvements catholiques, le général de Castelnau, président de la F.N.C.; la vicomtesse de Vélard, présidente de la L.P.D.F.; M. Gaston Tessier, secrétaire général de la C.F.T.C.;

J'en sais pour qui ce dernier Congrès fut une révélation. Il y a là un esprit nouveau, une méthode nouvelle, d'où peut sortir, comme le disait S. Ém. le cardinal Liénart à la séance de clôture, « un état de choses nouveau ». De ce point de vue, l'importance du Congrès dépasse notablement les champs de son activité propre : Cinématographe et Radiophonie. Cet esprit nouveau pourrait informer de nombreuses et diverses manifestations de l'action catholique. Nous ne dirons pas qu'il y a là en germe une révolution. Le mot est gros et impropre. Mais c'est peut-être quelque chose comme cela, de très pacifique évidemment, mais de très fort aussi, de toute la force d'une idée simple et juste, développée logiquement et appliquée avec prudence au réel, aux faits et aux hommes tels qu'ils sont. D'une telle idée, la routine peut s'effrayer, non pas l'activité intelligente. Des intérêts peuvent s'en inquiéter, non pas l'apostolat désintéressé.

M. Zamanski, président de la C.F.P.; M. Courel, président de l'A.C.J.F.; M. A. Liouville, président de l'U.S.I.C., etc... (cette participation des grands groupements catholiques est ici fort significative, parce que les comités du Cinéma et de la Radio ne veulent pas réunir les catholiques dans une nouvelle ligue, mais être l'interprète et l'organe des catholiques déjà groupés dans leurs œuvres, pour ce qui concerne le Cinéma et la Radio. Le général de Castelnau l'a rappelé à la séance d'ouverture, apportant l'adhésion chaleureuse de tous les membres de la F.N.C. à l'esprit et aux méthodes d'action de la Centrale de Collaboration Catholique).

Nous ne pouvons énumérer ici les personnalités non proprement catholiques qui ont pris part au Congrès. Déjà, à la messe du mardi, célébrée à la Madeleine, assistaient un grand nombre d'artistes, de producteurs, metteurs en scène, directeurs de salles, etc... On retrouva, à l'une ou l'autre des séances, des sénateurs et députés, des chefs des principaux groupements familiaux, et nous reparlerons, à propos de la séance de clôture qui devait les réunir tous, des représentants du gouvernement français, de la Société des Nations et des industries du Cinéma et de la Radio qui suivirent avec attention les travaux du Congrès.

Enfin, bien que ce congrès fût national, des délégations étaient venues de l'étranger pour y assister, notamment d'Allemagne (avec M. Richard Muckermann, directeur de la Film Rundschau), de Belgique (avec Mgr Picard, président de la Radio-catholique belge), d'Espagne, de Hollande, d'Italie (avec Don Conziani, représentant le Cinéma italien).

*
* *

Essayons de définir l'esprit de ce Congrès. Trois mots le préciseront assez bien : *catholique; réaliste*, tendant à l'action; *pratique*, ayant une méthode : la collaboration.

Catholique, il le fut avec éclat. Toutes les questions abordées, questions cinématographiques ou radiophoniques, le furent du seul point de vue catholique. Il s'agissait de formuler et d'affirmer les exigences légitimes des catholiques en matière de Cinéma et de Radio. Pas autre chose. Mais pour délimiter ces exigences, on eut le souci de dégager nettement le catholicisme de tout ce qui n'est pas lui, de ne pas traiter comme catholiques des problèmes qui ne sont qu'industriels ou commerciaux, ou politiques.

Pour ne citer que quelques exemples, les rapporteurs du Congrès tinrent à affirmer à plusieurs reprises, au nom du Comité Catholique du Cinéma, que celui-ci ne prenait parti ni pour, ni contre, dans les questions si débattues des formats d'appareil standard ou réduits, de l'enregistrement du son sur disque ou pellicule, etc. Questions qui n'ont évidemment rien de proprement catholique. De même le Comité Catholique de la Radiophonie ne veut pas prendre parti dans la querelle qui oppose Radiodiffusion privée et Radiodiffusion d'État. Il se contente de rappeler à l'une comme à l'autre les exigences de la foi et de la morale catholiques, et de représenter auprès de l'une comme de l'autre la clientèle catholique que l'une comme l'autre ont intérêt à satisfaire.

M. le chanoine Reymond, à la séance de clôture, rappela, avec une clarté forte, l'attitude de l'Église, ses exigences, toutes ses exigences, et aussi toute la liberté qu'elle laisse. Citons ces quelques lignes :

> En face de ces puissances (Cinéma-Radio) que fera l'Église? Maternelle, elle pensera — et qui pourrait en être surpris? — elle pensera à ses enfants, les baptisés, à l'action que ces puissances vont exercer sur les baptisés, ses enfants.
>
> Action qui peut être bienfaisante. Action qui peut être nuisible.
>
> Et son premier souci, comme celui de toute mère digne de ce nom, sera de mettre ses enfants en garde contre les dangers.
>
> C'est le devoir élémentaire du pharmacien de mettre, quand il le faut et sur autant de flacons qu'il est besoin, l'étiquette rouge : Il y a danger de mort.

C'est le devoir élémentaire de l'Église de signaler aux âmes le danger de mort, — dût en sourire — dût railler celui qui ne connaît pas le cœur de l'Eglise.

Ce devoir accompli, elle n'estime pas que tout le nécessaire est fait. Si certains hommes d'Église, fussent-ils des Bossuet, sous prétexte de placer des garde-fous, barraient la route, — ils ne seraient pas dans l'esprit de l'Église. Le jansénisme n'est pas catholique. Le Christ a demandé à ses disciples de se garder du mal, il ne leur a pas demandé de se placer en marge de la société.

Mettre en garde contre les abus, c'est le premier office de l'Église. Un second commence aussitôt : organiser l'usage.

Réaliste : les exigences catholiques étant posées, il s'agit d'y satisfaire. Il s'agit « d'organiser l'usage ». En même temps que catholique, l'esprit du Congrès apparut donc éminemment réaliste. On s'efforça d'y voir les hommes tels qu'ils sont, les choses telles qu'elles sont, et non pas selon des apparences ou des conventions qui sont toujours dangereuses.

Les hommes tels qu'ils sont : on considéra les hommes qui « font » le cinéma ou la Radio comme des industriels, pouvant avoir personnellement des soucis intellectuels ou moraux, mais agissant d'abord et uniquement comme industriels, dans le seul intérêt de leur industrie. A ces hommes les exigences catholiques ne peuvent être présentées que comme les exigences d'une clientèle particulière. D'où découle la nécessité d'organiser la clientèle catholique, afin de pouvoir en démontrer l'importance et la force, afin que les industries soient obligées de tenir compte d'elle, afin que ces industries soient amenées de plus en plus à travailler pour elle.

Le Congrès s'efforcera encore de voir les choses telles qu'elles sont, d'étudier les questions telles qu'elles se posent actuellement, non comme elles se posaient hier, de prévoir, si possible, comment elles se poseront demain, de résoudre tous ces problèmes nouveaux du Cinéma et de la Radiophonie, et sous leurs plus nouveaux aspects. Est-il besoin de rappeler comme ces inventions progressent rapidement : cinéma, cinéma sonore, cinéma parlant ? Demain cinéma en couleurs et en relief peut-être..., T.S.F., téléphonie sans fil, radiodiffusion, téléphotographie, télécinéma. Demain, sans doute, par les derniers progrès combinés du cinéma et de la

radio, le cinéma parlant dans chaque foyer, et la télévision...

On put reconnaître ce souci de suivre ces modes nouveaux d'expansion dans leurs tout derniers progrès, à cette séance du jeudi matin qui fut consacrée à l'étude technique du film parlant.

Fouillant dans le réel, pour agir le plus efficacement possible, le Comité Catholique du Cinéma est amené par là même à reconnaître comme illusoires certaines solutions proposées, et à leur substituer les solutions normales, conformes à cette réalité. Ainsi dans la question grave de l'enfant au cinéma. Une solution proposée : censure spéciale, interdiction aux enfants de voir certains films... Solution illusoire dont voici quelques-uns des inconvénients : comment définir l'enfant ? par l'âge ou la taille ? et l'adolescent n'est-il pas plus sensible que l'enfant à l'influence de certains films ? Qui empêchera l'enfant d'entrer voir un film interdit ? La direction du cinéma ? Ce n'est pas son intérêt, au contraire. Et l'autre censure, celle des grandes personnes, comptant sur la censure pour enfants, sera beaucoup moins sévère, etc...

A cette solution illusoire le Comité Catholique du Cinéma oppose une solution normale : l'ouverture du plus grand nombre possible de salles familiales, où rien ne pourra troubler l'âme des jeunes spectateurs, et dont la concurrence amènera peu à peu d'autres salles à épurer leurs programmes...

Mais il ne suffit point d'étudier ces problèmes et de décider d'agir, il faut prévoir comment on agira.

Pratique : le Congrès Catholique du Cinéma et de la Radio rappela sa méthode d'action : *la Collaboration*, méthode née, elle aussi, de l'étude du réel.

Y a-t-il incompatibilité, opposition entre les intérêts industriels des dirigeants de la Radio ou du Cinéma et les intérêts spirituels de la clientèle catholique ? Tout tient dans cette question. Or n'est-il pas évident que l'intérêt d'une industrie, quelle qu'elle soit, est de donner satisfaction à toutes les parties de sa clientèle ? Et n'est-il pas vrai non plus que les catholiques forment une clientèle considérable pour le Cinéma et la Radio (clientèle qui ne peut rien faire si elle n'est pas organisée, mais qui organisée peut beaucoup...

Cette vérité fut rappelée fortement tous les jours du Congrès pour le Cinéma comme pour la Radio : vous voulez de bons films, vous voulez de bonnes émissions : on vous en offrira d'autant plus que vous serez une « clientèle » plus forte, une clientèle plus capable de « payer »).

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des solutions apportées par le Congrès aux divers problèmes posés. Définissons seulement cette méthode de *collaboration* qui est la méthode d'action de la Centrale de *Collaboration* catholique.

Là encore, écoutons parler M. le chanoine Reymond, dans son discours de la séance de clôture :

Voici le langage que nous tenons à ces industries : « Si nous venons à vous, c'est pour servir la cause que nous devons servir. Nous avons une foi et une morale à défendre et à répandre, ce n'est pas notre droit, c'est notre devoir. D'ailleurs, si je vous parlais autrement, de deux choses l'une : ou bien je serais un hypocrite qui cherche à vous tromper, ou bien je serais indigne de l'habit que je porte. Mais ces catholiques, que nous devons être, veulent collaborer largement avec toutes les bonnes volontés. Oh! comprenez-moi bien : nous ne prétendons pas que vous soyez à notre service, pas plus que nous ne serons à votre service. Chacun de nous cherchera l'intérêt qui est le sien. Vous exercez une industrie, nous avons un apostolat... ; mais l'intérêt de vos affaires, et l'intérêt de notre cause, demandent que nous nous entendions.

Collaboration loyale : où chacun se présente sans aucune hypocrisie : l'homme d'affaires en hommes d'affaires, le catholique en catholique, et où chacun sait en face de qui il est; et où l'homme d'affaires trouve naturel que le catholique vienne en catholique, et où le catholique trouve naturel que l'homme d'affaires vienne en homme d'affaires.

Collaboration normale : où chacun cherche l'intérêt qui est le sien : l'industriel, l'intérêt de son industrie, le prêtre, l'intérêt de son apostolat. C'est ainsi que se font les bons contrats, ceux où chacun trouve son compte.

Collaboration cordiale, sans acrimonie, sans hargne, où nous vous présentons les exigences légitimes de la clientèle catholique et en même temps nous vous offrons notre aide pour satisfaire ces exigences.

Collaboration offerte à tous, sans distinction, sans nous soucier des divergences dans lesquelles n'ont rien à voir ni la foi, ni la morale; et s'il était besoin d'un exemple, ne distingant pas, du point de vue catholique, entre radiodiffusion privée et radiodiffusion d'État, soucieux de ne pas nous immiscer dans des querelles où nous n'avons, comme catholiques, rien à voir, lorsque querelle il y a.

*
* *

Collaboration, idée féconde, dont M. le chanoine Reymond pouvait dire dans le même discours : ... « Nés pour faire de la collaboration, c'est la collaboration qui nous a fait ce que nous sommes aujourd'hui. »

Or, cette collaboration, la séance de clôture du Congrès fit plus que l'étudier; elle en marqua de façon indubitable l'existence et le fonctionnement, elle fut comme le dit S. Em. le cardinal Liénart, elle fut elle-même « collaboration ».

Elle fut, cette séance de clôture, le point culminant du Congrès, la synthèse de tout son enseignement et la meilleure preuve de l'excellence de la méthode qu'il préconise (1).

S. Em. le cardinal Liénart confirma de son autorité la doctrine même du Congrès : « Pour le bien de la société humaine aucune force, pas même l'Église, ne suffit, si elle est isolée. La science, l'industrie, ont besoin de l'Église, et l'Église elle-même, pour être tout à fait bienfaisante, a besoin d'elles. » La collaboration est possible. La collaboration est nécessaire. Et saluant à son tour les représentants de l'État, de la S.D.N., et des deux industries, le cardinal dit sa joie « d'une soirée qui marque, ainsi que nous l'espérons tous, l'aurore d'un état de choses nouveau ».

PIERRE DUMAINE.

(1) Autour du cardinal Liénart avaient pris place les représentants du Gouvernement, représentants du ministre des Beaux-Arts, du ministre des Affaires étrangères, du ministre des P.T.T.

La Société des Nations, qui avait tenu à faire suivre les travaux du Congrès, dès le début, par Mlle de Romer, avait délégué spécialement pour cette séance M. Oprescu, président de la Section de Coopération Intellectuelle du Secrétariat de la S.D.N.

Le docteur Luciano de Feo, directeur de l'Institut de Cinéma Éducatif de la S.D.N., retenu au dernier moment, s'excusa par un télégramme chaleureux. Le docteur René Sand représentait la Commission internationale d'Éducation sociale par le Cinématographe et la Radiodiffusion dont il est le président.

L'industrie cinématographique était représentée notamment par M. Charles Delac, président de la Chambre syndicale française de la Cinématographie, et par M. Chataignier, président de l'Association Professionnelle de la Presse Cinématographique.

La Radiophonie avait pour porte-paroles : M. Paul Brenot, président du syndicat professionnel des Industries Radio-électriques (S.P.I.R.), et M. Édouard Belin, président de l'Association générale des Auditeurs de T.S.F., la radiodiffusion privée et la radiodiffusion d'État étant ainsi représentées.

La B.E.C.

Bibliothèque d'étudiants catholiques
135, Boulevard St-Michel, Paris-V^e^

Depuis la guerre, les catholiques ont affirmé leur besoin d'approfondir leur religion, d'en étudier les sources, les principes, les bases historiques et philosophiques. La théologie, la philosophie religieuse, l'exégèse, ont des adeptes très fervents dans les esprits cultivés. Ouvrages, périodiques, revues traitant des questions religieuses, sont assurés d'une grande diffusion. Cercles et conférences traitant des questions religieuses ont très grand succès dans l'élite de la société masculine et féminine.

Un tel désir d'instruction religieuse approfondie doit naturellement se manifester dans le monde intellectuel des étudiants. La jeunesse studiantine catholique marque un goût prononcé pour les études et les ouvrages les plus scientifiques sur les questions religieuses. On voit même maints incroyants désireux de s'instruire sur ces questions.

En plein quartier latin, à quelques pas de la Sorbonne et du Luxembourg, une bibliothèque a été créée, il y a un an, pour satisfaire à tous ces besoins. Dans une vaste salle, claire, et bien chauffée l'hiver, est aménagée une bibliothèque où les étudiants et étudiantes peuvent venir consulter ou même emprunter des ouvrages d'érudition religieuse (1).

Après une année d'essai, cette œuvre est devenue très florissante; les étudiants y viennent nombreux, et travaillent avec studiosité. Plusieurs jeunes agrégés utilisent les ouvrages qui s'y trouvent pour préparer leur thèse; beaucoup d'étudiants s'y succèdent, goûtant le silence propice à l'étude et y trouvant le bénéfice de cette bibliothèque si bien montée.

Dans la même salle, et en dehors des heures de travail, se donnent chaque semaine des cours de théologie, de philosophie, d'Écriture sainte et de spiritualité. Des groupes d'étudiants y tiennent périodiquement leurs réunions avec leurs aumôniers. Dans une petite chapelle annexe ceux-ci, à certains jours, y célèbrent la messe.

Sont invités à fréquenter cette bibliothèque tous les étudiants, non seulement ceux qui préparent des examens à la Sorbonne, mais encore ceux qui, leur scolarité achevée, désirent poursuivre des études d'érudition religieuse.

M. M. Davy.

(1) Elle est ouverte tous les jours de 14 h. à 19 h.

Pour la lecture spirituelle

Un animateur de la Jeunesse au XIII^e siècle :

Jourdain de Saxe

Le 22 mai 1222, jour de la Pentecôte, le Chapitre Général des Prêcheurs, réuni à Paris, élisait Maître Général de l'Ordre un homme de grand savoir et de haute piété, Jourdain de Saxe. Ce choix, qui donnait comme successeur direct à saint Dominique un religieux entré depuis peu dans l'Ordre — il n'avait reçu l'habit que deux ans auparavant —, de préférence à tant d'autres compétiteurs éminents et plus anciens, exprime l'admiration que l'on avait alors pour la personnalité de Jourdain de Saxe. Maître ès arts de l'Université de Paris, illustre par sa science, docte dans les arts libéraux et maître en théologie, il jouissait d'un si grand renom que, dès son entrée dans l'Ordre des Prêcheurs, il reçut les plus hautes fonctions. Provincial de Lombardie, « Définiteur » à Bologne où son influence domina le milieu d'universitaires et de juristes que Réginald avait attiré dans ce couvent, envoyé par saint Dominique à Paris, après le chapitre de Bologne, avec le titre de lecteur au couvent de Saint-Jacques qui lui confiait l'enseignement des novices prêcheurs et, sans doute, aussi quelques conférences aux clercs séculiers, Jourdain avait franchi promptement les degrés des dignités, et en lui conférant la Maîtrise Générale de l'Ordre, le Chapitre Général de 1222 sanctionnait la prédilection du Fondateur qui souhaitait l'avoir comme successeur. De fait, le nouveau Maître consacra aux destinées de l'*Ordo Praedicatorum* une activité qui ne s'est jamais ralentie. Il a couru l'Europe dans toutes les directions, au cours de maint voyage, pour stimuler la vie religieuse des couvents, encourager le zèle de leur apostolat. Outre les chapitres généraux annuels qui sont le foyer le plus vivant de l'Ordre, car on y étudie les initiatives, les problèmes collectifs, on y décide les mesures à prendre pour accroître l'extension et les progrès de l'Ordre, Jourdain de Saxe réunit deux chapitres généra-

lissimes en 1228 et 1236, à Paris, qui ont été la source d'un accroissement considérable et d'une plus féconde activité.

On connaît surtout Jourdain de Saxe par ses lettres aux religieuses d'Italie, principalement à la Bienheureuse Diane d'Andalo, lettres magnifiques qu'on ne saurait assez relire et méditer, car elles sont le témoignage le plus éloquent du soin que ce grand cœur et cette admirable intelligence apportaient dans tous les détails de la vie de l'Ordre. Précieuses par les conseils et les directions qu'elles dictent, elles conservent toujours, cependant, un ton simple et familier. Le souci des âmes n'empêche pas le Maître Général de s'occuper des détails matériels les plus humbles. Les exhortations de portée générale voisinent avec les encouragements qu'il donne à telle religieuse pour la réconforter dans son corps ou dans son esprit. Cette correspondance, qui nous donne tant de renseignements sur la vie intime de l'Ordre dans ses premières années, est imprégnée d'une humanité sereine et cordiale, d'une immense ardeur de sympathie et de générosité.

Mais si les lettres de Jourdain de Saxe sont universellement connues, on sait moins que le maître ès arts de l'Université de Paris était un illustre mathématicien. Car il est plus que vraisemblable que le Jordanus Nemorarius qui fut le plus grand mathématicien de son temps n'est autre que le maître de l'Ordre, et l'on comprend alors pourquoi l'étude des sciences marchait de pair chez les Prêcheurs avec celle de la philosophie et de la théologie.

La personnalité de Jourdain de Saxe est donc une des plus belles et des plus complètes de cette époque, et l'on admire l'étendue de ses connaissances, la puissance de son esprit, son infatigable activité d'apôtre, son génie d'organisateur et de directeur.

Ces divers aspects du successeur de saint Dominique ont été très bien montrés par Mme Marguerite Aron dans son livre *Un animateur de la jeunesse au XIII^e siècle* (1), qui analyse excellemment la vie et l'œuvre de Jourdain de Saxe. On lit avec intérêt cet ouvrage, d'une portée générale utile, mais qui se consacre surtout à un aspect de cette personnalité, celui d' « animateur de la jeunesse ». Il n'est pas de

(1) Desclée, de Brouwer et Cie, éditeurs.

moindre importance que les autres, et le talent avec lequel Jourdain savait parler aux jeunes gens, pénétrer leur esprit, connaître leurs besoins, lui avait acquis une précieuse autorité et une influence considérable auprès des novices, alors qu'il était lecteur à Paris. Il s'est appliqué surtout à recruter des novices, « il a veillé ensuite sur leur vocation; non seulement ses prédilections sont allées à leur jeunesse ardente et pleine de promesses, mais il s'est attaché autant que sa charge et ses voyages le lui ont permis, à leur formation, mais il a veillé au développement de leurs talents ».

Sa popularité parmi les jeunes Frères était si grande que de nombreuses anecdotes ont été conservées par eux dans lesquelles on le voit indulgent aux petites faiblesses de ces adolescents qui hier encore étaient des enfants. Si l'un d'eux est pris d'une crise de fou rire, il ne le réprimande pas. Bien au contraire : « Riez bien haut, très chers, dit-il, je vous en donne toute licence : vous avez bien raison de vous réjouir, et de rire; ne vous êtes-vous pas évadés de la prison du diable, et n'avez-vous pas brisé les fortes chaînes qui vous chargeaient depuis tant d'années ? Riez donc, riez, mes très chers... »

Mais c'est surtout aux heures de défaillance, quand le découragement abat ces jeunes âmes, que Jourdain de Saxe les réconforte avec une énergie sans dureté. Il sait ce qu'il faut donner à la jeunesse et exiger d'elle, il connaît les besoins de leur intelligence et de leur cœur. Il attira dans l'Ordre bien des étudiants, il éveilla des vocations, savant à encourager les efforts, à aider les hésitants ou les faibles à persévérer.

Multiples étaient les dons de cet admirable maître, multiples ses talents. On étudierait avec autant de profit, chez une personnalité aussi riche, le théologien, le savant, le directeur de conscience, le bâtisseur — car il fut, même dans l'ordre matériel, un parfait organisateur. En choisissant, parmi tous ces visages, celui de l'éducateur, Mme Marguerite Aron a très justement souligné une des formes d'activité les plus belles et les plus efficaces de l'Ordre des Prêcheurs. A Bologne, à Paris, à Oxford, à Padoue, Jourdain de Saxe s'est penché vers les intelligences juvéniles, il leur a apporté la lumière de l'esprit et la lumière du cœur, et il envisageait d'étendre son apostolat aux contrées les plus lointaines de

l'Europe, en Pologne, en Ukraine, en Suède, en Norvège, et jusqu'en Terre Sainte. Ses dernières années furent employées à visiter la Palestine, la Syrie, Chypre, et c'est dans une tempête, au large de Saint-Jean-d'Acre, qu'il périt le 13 février 1237.

Ce livre de Mme Marguerite Aron qui avait déjà publié, il y a quelques années, une traduction française des lettres du Bienheureux Jourdain de Saxe à la Bienheureuse Diane d'Andalo, ramènera très utilement l'attention vers cette admirable figure qui travailla avec tant de zèle et de succès à l'accroissement de la famille dominicaine, et la France, où il a prodigué ses efforts, doit lui en être reconnaissante. « C'est sous son gouvernement, — rappelle le R. P. Mandonnet, — que les Prêcheurs incorporés comme étudiants à l'Université de Paris, dès leur première installation dans cette ville en 1217, y obtinrent, une dizaine d'années plus tard, deux chaires de théologie; et c'est Jourdain lui-même qui institua à Paris l'usage des Conférences religieuses du soir pour les jeunes gens des écoles, les dimanches et jours de fête. »

MARCEL BRION.

*
* *

Sur l'éducation

La responsabilité des éducateurs est lourde : ils ont à former — le mot devient banal — des « dieux en fleur », la famille et la Cité futures. Aussi convient-il de savoir gré aux « pédagogues » et aux moralistes qui veulent bien livrer au public « ce qu'ils ont plus exquis rapporté » de leurs expériences et de leurs études.

L'éducation de la femme (1)

Le R. P. de Pully, directeur de la Conférence Olivaint, expose d'abord « l'écœurante condition faite à la femme »

(1) Henry de Pully, S. J., *L'éducation de la femme, hier et aujourd'hui.* Avignon, Aubanel fils aîné. — 80 pages.

par les sociétés antiques. La femme, qui détermine « en grande partie » la physionomie morale des peuples, « leur ascension ou leur décadence », n'est pour le paganisme que « la création d'une Divinité mauvaise ou maladroite », « une esclave reléguée dans sa cuisine ou sa basse-cour », ou un instrument de plaisir. Aussi, pas d'éducation pour elle, — et donc, quel péril pour le foyer antique !

Le christianisme relève la femme. En peu de temps elle s'établit « au sommet de la beauté et de la grandeur morale », jusqu'à ce que la Renaissance lui enlève son auréole et la méprise. L'Église réagit, par le Concile de Trente, par ses saints, par les pédagogues avisés du XVII^e siècle. Mais philosophes et révolutionnaires dégradent de nouveau la femme, et la laïcité d'aujourd'hui s'acharne à continuer leur œuvre de mort : le R. Père en donne des exemples sinistres !

Au mal grandissant il indique le remède : l'éducation catholique au foyer, à l'école, à la Faculté, dans les Œuvres. Elle seule dirige et tempère le goût de l'initiative, elle seule développe la personnalité avec assez de sûreté et de promptitude, pour que dans le courant intense du Féminisme moderne les âmes ne sombrent pas, mais se portent au contraire à l'ordre et à l'harmonie de la Cité de Dieu, pour le vrai bien des prochaines générations.

L'Église et le Problème de la famille (1)

C'est aux générations qui montent que le R. P. Coulet songe surtout dans ses conférences, tant appréciées et si fécondes, du Carême 1929 de la Primatiale de Bordeaux. L'enfant... déjà il participe à la vie familiale, qui lui transmet de ses richesses et de ses tares, et qui doit lui donner l'amour du foyer et les vertus domestiques. Bientôt il entrera dans un état de vie, une profession, qu'il faut savoir choisir et qui aura ses exigences et sa grandeur. Il sera saisi par l'engrenage de la vie sociale et de la vie civique : qu'il connaisse donc les rapports nécessaires de la famille, de la religion et de l'État, les droits de la patrie, les relations du capital et du travail. Et parce que la créature humaine n'est pas jetée

(1) R. P. Coulet, S. J., *L'Église et le problème de la famille. VI. La préparation de l'enfant à la vie.* Éditions Spes, Paris-VI^e. — 10 fr.

dans le vaste monde, isolée du prochain, du Pays et de Dieu, le devoir de la charité s'impose à elle, devoir spécial de l'apostolat par l'exemple, par l'influence personnelle, par la participation aux œuvres, par l'acceptation de la vocation religieuse ou sacerdotale si Dieu l'indique, toujours par une vie intérieure qui seule donne à l'action son maximum de rendement.

« Dans le terre à terre de la vie courante, dit le R. Père, on... perd quelquefois de vue « les sommets, l'importance, la beauté, la grandeur des responsabilités assumées ». Son nouveau livre conduit l'éducateur aux sommets, dans la Vérité et le Devoir.

Conseils aux parents (1)

M. Philippe, depuis vingt ans directeur de la très vivante revue l'*Éducation familiale*, expose « les méthodes et les procédés » — ces mots sont significatifs — de sa pédagogie. Non pas qu'il s'en tienne à « des *recettes* à appliquer aveuglément toujours, partout et à tous ». Non. Son « action éducative » s'appuie sur une psychologie très avertie, mais qui aime peu à s'étaler. Les grands principes, les résultats, les vues d'avenir, l'auteur a trop d'expérience pour se dispenser de les méditer. Mais son dessein n'est point de nous les redire après tant d'autres : c'est un manuel pratique qu'il a voulu écrire, et en vérité il a réussi.

Comme il sied, les premières pages traitent de l'éducation religieuse, depuis la première enfance jusqu'à la préparation au mariage : base nécessaire, et sans quoi tous les « procédés » ne réaliseront qu'une formation parcellaire et précaire.

Mais quelle expérience révèlent les chapitres suivants ! L'auteur insiste avec raison sur l'éducation de la sincérité et de la dignité, et ses remarques sur la bonté commentent à merveille les leçons du Maître divin. Son étude des passions s'interdit toute phraséologie, mais au profit des développements et des conseils tout « pratiques ».

On aimera de même ses avis minutieux sur l'étude et la profession, sur l'hygiène et l'alimentation.

Un livre vécu. Une œuvre d'utilité publique.

(1) Jean-Pierre Philippe, *Conseils aux parents, cours de pédagogie familiale*. Lethielleux, Paris-VI[e]. — 12 fr.

Causeries sur l'éducation (1)

Mme Baur — une mère et une chrétienne — avait écrit ces *Causeries* pour *Le Foyer chrétien*, bulletin de la Ligue pour la restauration du foyer chrétien. Réunies en brochure, elles atteindront un public plus étendu, et leur influence toute surnaturelle confortera bien des mères dont la tâche est souvent malaisée, toujours délicate.

C'est dès avant la maternité que l'éducation de l'enfant doit commencer... par celle de la future maman. « Si vous n'étiez pas vous-mêmes si nerveuses, petites mamans, vos bébés le seraient peut-être un peu moins. » Et « dès le jour de sa naissance » bébé doit être habitué à une règle, à la régularité, à l'obéissance, dans le calme et par le dévouement de la mère, qui veut former une âme virile dans un corps sain.

Sincérité, conscience, sacrifice, prière surtout, et toujours le surnaturel enveloppant et imprégnant heures et actes : tels sont les moyens, et en même temps les buts, que Mme Baur propose : dans le petit univers familial, c'est le règne du Christ dans la paix du Christ.

Formation de la conscience (1)
Formation de la volonté

O. Lemarié, dont les deux substantielles brochures sont revêtues de l'*Imprimatur* de Paris, s'attache à la formation surtout du tout-petit, qu'il veut surnaturelle, et qui ne doit pas se confondre avec les « pratiques de dévotion ». Pas de laïcisation de la conscience, mais pas de pharisaïsme.

Et d'abord, que le nouveau-né acquière la maîtrise de son corps, qu'il soit aidé à enrichir son expérience des buts et des moyens, et qu'il domine ses désirs. Le « dressage » et la « culture » viendront ensuite, qui formeront la volonté, l'homme qui sait vouloir.

Mais vouloir ne suffit pas. Vouloir le bien, et d'abord le

(1) Marguerite Baur, *Causeries sur l'éducation*. Éditions Spes, Paris-V^e^. — 5 fr.

(2) O. Lemarié, *Formation de la volonté. Formation de la conscience*. A l'Association du Mariage Chrétien, Paris-XIV^e^. — 6 fr. chacun.

connaître clairement pour l'accomplir sûrement, tel est l'essentiel. Former la conscience, à travers toutes les crises et les épreuves, se servir même de celles-ci pour en tirer à la fois lumière et force, provoquer et diriger les examens personnels, faire accepter et, si possible, désirer au besoin et aimer la sanction, encourager et instruire par l'exemple et par la maxime, inspirer la devise qui polarise pour ainsi dire toutes les tendances personnelles et les porte à leur maximum d'efficace pour le bien, et mettre au sommet, au but, Dieu même, Bien infini : cette tâche est splendide, mais combien délicate !

L'Amour du Vrai (1)

C'est pourquoi le R. P. Lemaître insiste avec raison sur la nécessité de conformer « l'esprit avec le réel », conformité qui est « ce qu'on appelle la vérité ». C'est elle « qui permet à l'énergie spirituelle qui est en nous de se garer du gâchis et des détraquements désastreux et d'exercer une activité réglée qui mène avec harmonie au succès et au bien ». Sans l'amour de la vérité, impossible à l'homme de « trouver ce qu'il lui faut : sa voie, son idéal et sa fin ».

Mais si l'amour de la vérité nous est inné, que de tendances en nous qui la menacent ! Émotivités, suggestions, travers, visions personnelles (et souvent trompeuses) du réel, et conduite désordonnée qui peut s'ensuivre, le R. Père les étudie avec une autorité, une érudition, une lucidité et un esprit d'apostolat qui font de sa conférence un continuel et très doux appel au *Sursum*.

Les idées pédagogiques du Vén. J.-M. de la Mennais (2)

« L'homme qui au XIX^e^ siècle a le plus fait pour l'éducation populaire », le frère aîné de l'infortuné Féli, pédagogue dès l'enfance, professeur de séminaire à vingt ans, fondateur de deux Congrégations enseignantes (Frères de

(1) Ch. Lemaître, S.J., *L'Amour du Vrai*, éditions du *Museum Lessianum*. Giraudon, Paris. — 4 fr. 50 belges.

(2) Joseph Cavalleau, *Les idées pédagogiques du vénérable Jean-Marie-Robert de la Mennais*. Lethielleux, Paris-VI^e^. — 7 fr.

l'Instruction chrétienne, Filles de la Providence), auteur de brochures et de mémoires sur l'enseignement, M. de la Mennais veut que l'école forme l'enfant à la foi chrétienne et aux bonnes mœurs, comme à la joie de connaître. Faute de quoi, elle manque son but essentiel.

Aussi, de même que les auteurs précédemment cités insistent sur la formation des parents, de la mère, de même le Vénérable exige que les maîtres soient d'une vertu éprouvée, d'une capacité professionnelle indiscutable, d'une patience totale. « Votre école est un temple », leur dit-il, non pas « un atelier » où l'on fabrique « de l'instruction comme un menuisier fait des meubles ». Les Frères « tâcheront de leur inspirer (aux enfants) de la confiance, du respect et de l'attachement. Ils seront à la fois pleins de douceur et de fermeté, ne souffrant aucun désordre, mais aussi ne reprenant et ne punissant jamais par caprice et avec humeur... On ne gagne rien par la rudesse... Ne vous attendez pas à ce qu'ils (les enfants) soient parfaits; leur âge excuse bien des misères... »

Et cette noble parole : les maîtres « sont comme les anges tutélaires et les gardiens de l'innocence des enfants » ! Elle sort bien d'un cœur tout sacerdotal, et qui savait les dangers de tout groupement, comme la valeur de la pureté pour la société elle-même. L'ignorance a perdu bien des âmes, et le Vénérable a lutté contre elle, toute sa vie : mais plus encore il a voulu, avec l'instruction, l'éducation, qui n'est elle-même que par la religion.

La pédagogie d'un saint (1)

Nul besoin d'affirmer que le Bienheureux Jean Bosco, fondateur des Salésiens, s'accorde là-dessus avec le Vénérable Jean-Marie de la Mennais. Don Bosco, comme le maître français, exige que l'éducateur « mette l'enfant dans l'impossibilité matérielle de pécher, en l'enveloppant toujours de son regard et de sa sollicitude attentive... ». Mais plus que le prêtre breton, il veut que la « jeune liberté » de l'enfant « baigne dans une *atmosphère permanente de joie* ». La joie épanouit la confiance.

Or « sans amour pas de confiance et, sans confiance, pas d'éducation », et pas d'éducation totale sans la vie de la

(1) A. Auffray, *La Pédagogie d'un Saint*. E. Vitte, Lyon-Paris. — 8 fr.

grâce : toujours il faut en revenir là. L'Évangile, la méthode préventive plutôt que répressive, et d'un mot, toute la tendresse chrétienne et l'efficace des Sacrements, telles sont les bases du système salésien. « Ma pédagogie, disait Don Bosco, est fille de l'amour. »

Évidemment, comme chez J.-M. de la Mennais, chez Don Bosco l'exemple doit venir, avec la leçon, de l'éducateur; et cette unité de pensée suffit à prouver la vérité de la boutade connue : — Quand doit commencer l'éducation de l'enfant ? — Vingt ans, trente ans avant sa naissance : par celle de sa mère ! En effet, nul ne donne que ce qu'il a, et si Don Bosco et les autres « pédagogues » chrétiens ont réussi, si en particulier le R. P. Auffray peut citer avec un filial orgueil « deux fleurs de Paradis écloses au jardin de Don Bosco », c'est qu'ils ont su réaliser l'accord harmonieux de leur qualité de vie et de leur enseignement. Or qui possède l'enfant possède l'avenir... autant que l'homme peut posséder l'avenir.

Correspondance

La Vie Spirituelle a reçu du R.P.Valentin-M. Breton, O.F.M., auteur du *Christ de l'âme franciscaine* (cfr. *La Vie Spir.*, nov. 1930, p. 205), une lettre courtoise par laquelle il nous prie d'informer nos lecteurs que la recension donnée de son petit livre lui a paru en méconnaître assez gravement l'inspiration pour l'obliger à nous en avertir.

Le R. P. V.-M. B. proteste qu'il s'honore de professer envers saint Thomas et son autorité la vénération qui lui est due par tout catholique; aux endroits de son livre où il a nommé et cité le saint Docteur, il l'a fait avec un respect non feint; se séparant sur une « question libre » de l'enseignement que communément on lui attribue, il a évité précisément de prendre cette question par l'aspect où l'opposition eût été flagrante, ne nommant pas l'auteur de l'opinion ainsi délaissée, se contentant de donner les arguments tirés de l'Écriture, sans entrer dans aucune discussion d'école.

Nous sommes heureux d'apprendre que le R. P. V.-M. B. professe une telle vénération pour saint Thomas, et bien volontiers nous lui en donnons acte.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Carolus, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. **Imp. E. Aubin et Fils. — Liguge (Vienne).**